Amer 13.5.9
2

John Carter Brown

DESCRIPTION

DES

TERRES MAGELLANIQUES

ET DES PAYS ADJACENS.

Partie II.

DESCRIPTION

OF

TERRES MACHELAMOUNS

OF THE ROYAL ACADEMY

PLATE II.

Ex libris Walckenaer

DESCRIPTION
DES TERRES MAGELLANIQUES
ET DES PAYS ADJACENS.

par Falkner

*Traduit de l'Anglois par M. B**urrit*

PARTIE II.

A GENEVE,
Chez FRANÇOIS DUFART.
Et à PARIS,
HÔTEL LANDIER, N°. 5. Rue Haute-Feuille,
au coin de celle Poupée.

M. DCC. LXXXVII.

DESCRIPTION
DES TERRES
MAGELLANIQUES
ET DES PAYS ADJACENS.

PARTIE II.

A LAUSANNE,
Chez J. P. HEUBACH & COMP. Lib. Imp.

M. DCC. LXXXVII.

JOHN CARTER BROWN

DESCRIPTION
DES TERRES MAGELLANIQUES
ET DES PAYS ADJACENS.

CHAPITRE XVII.

D'un établissement à faire à l'embouchure du fleuve Noir.

JE ne puis m'empêcher de croire qu'un établissement fixé à l'embouchure du Second Desaguadero, seroit beaucoup plus convenable pour les vaisseaux qui se rendent dans la mer du Sud, que celui de Buenos-Aires, d'où un vaisseau ne peut arriver à

la mer que dans quinze jours à cauſe des vents contraires, d'où l'on ne peut franchir les bas-fonds de la riviere que dans la haute mer, d'où enfin il faut une ſemaine encore avant que d'arriver à la hauteur de la baie ſans fond ; tandis qu'un vaiſſeau qui feroit voile de cette baie, pourroit dans un tel eſpace de tems avoir doublé le cap Horn, & gagné la mer du Sud.

S'il étoit quelque nation Européenne qui jugea convenable pour elle de peupler les contrées voiſines de cette baie, elle ouvriroit une ſource de perpétuelles allarmes pour les Eſpagnols ; car de ces lieux elle pourroit avec la plus grande facilité pénétrer dans la mer du Sud, & en détruire les ports avant que leur plan, ou peut-être leur intention, put être connue en Eſpagne, ou même à Buenos-Aires.

De plus, 'on pourroit de-là s'ouvrir un chemin plus court, en navigeant ſur la riviere dans des barques, juſqu'auprès de Valdivia. Pluſieurs tribus d'Américains naturels, & les plus courageuſes de toutes, celles qui habitent ces contrées, accouroient pour s'enrôler; l'avidité du pillage leur tiendroit lieu de tout autre motif. Ainſi l'importante ville de Valdivia pourroit être facilement ſoumiſe, & les autres, telles que Valparaiſo, bien moins forte qu'elle, ſuivroient ſon exemple: la poſſeſſion ſeule de ces deux places aſſureroit la conquête du fertile royaume de Chili.

Un établiſſement ou une colonie eſt plus facile à fonder ici que dans les isles Malouines, ou dans les ports de St. Julien ou du Deſir; parce que le pays eſt propre à la culture, qu'il y a beaucoup de bois,

beaucoup d'eaux, qu'il peut, en un mot, ſuffire à ſes habitans. Il y auroit encore de très-grandes convenances pour placer une colonie dans l'enclos des Tehuelhets ; elle y ſeroit défendue par une grande & rapide riviere qui lui ſerviroit d'un rempart, d'un foſſé naturel, & renfermeroit un territoire long de ſix lieues, abondant en pâturages, rempli d'un grand nombre de lievres, de lapins, & de bêtes fauves, d'oiſeaux & autres commodités, & la riviere fourniroit une multitude de poiſſons d'eſpeces diverſes.

C'eſt une conſidération d'un grand poids que celle de placer une colonie, dans un lieu où elle puiſſe avec facilité ſe pourvoir de beſtiaux, comme vaches, chevaux & autres animaux utiles, & ici on les trouve ſur le lieu, & pour ainſi dire ſous la main. Un commerce avantageux pourroit d'abord

s'établir avec les Américains ; qui pour des colliers de verre coloré, des armes de trait, des épées larges, des pointes de lames, des haches, donneroient des beſtiaux pour l'uſage de la colonie & des pelletteries fines pour envoyer en Europe. Et il eſt ſi rare que des vaiſſeaux navigent dans ces murs, que tout ceci pourroit ſe faire dans le plus profond ſecret, & que la nouvelle ville ſeroit peuplée & ſe maintiendroit pendant pluſieurs années avant que les Eſpagnols en fuſſent informés.

Les François, par exemple, ne ſe ſont-ils pas établis dans les isles au ſud de ce pays ? n'y ont-ils pas demeuré pluſieurs années, avant que leur établiſſement fut connu des nations de l'Europe ?

Les forêts des environs ſont formées de la même eſpece d'arbres que nous avons décrites ; il en eſt une eſpece cependant

qui eſt particuliere à cette partie du pays ; les Indiens le regardent comme ſacré, & ne le brûlent jamais. Il produit une gomme de la conſiſtence & preſque de la couleur de la cire jaune ; ſi l'on en jette ſur le feu, elle exhale un parfum odoriférant ; mais elle differe en diverſes qualités de la gomme dont nous nous ſervons en Europe. Je n'ai jamais vu cet arbre : mais les Américains qui m'en ont parlé, m'ont dit qu'il étoit petit : j'ai eu dans les mains quelques morceaux de ſa gomme ; on la mêle avec de la cire, & on en fait de petites chandelles.

Toutes les côtes qui s'étendent de la baie ſans fond à vingt lieues plus au ſud, offrent un ſol aride & ſec, où l'on voit peu de plantes ; ces lieux ſont déſerts, ils ne ſont habités que par quelques guanacoes qui de tems à autre deſcendent des montagnes voiſines ſituées au couchant. Il

n'y a point d'eau pendant la plus grande partie de l'année, & celle qu'on y trouve quelquefois, ſe recueille dans les bas fonds après les pluies. Dans les ſaiſons où elles tombent, on voit les Indiens ſe rapprocher de ces lieux pour y bruler leurs morts, viſiter leurs ſépulcres & chercher du ſel dans la baie de St. Julien, ou ſur les côtes de la mer. On y remarque quelques collines pierreuſes diſperſées çà & là, & un minerai qui paroît être une eſpece de cuivre y fut recueilli près du port Deſiré.

Dans le voyage qu'on fit le long de ces côtes en 1746, on n'y découvrit aucune riviere, quoique les Eſpagnols & les miſſionnaires qu'ils avoient avec eux, deſcendiſſent à terre, ſur-tout dans les ports marqués dans les anciennes Cartes, & qu'ils viſitaſſent toute leur enceinte. Ces recherches infructueuſes les convainquirent

de l'erreur de ceux qui en ont marqué la trace, & cette erreur fut probablement causée par des reflux violens qui surmontent les bas-fonds & dont les eaux reviennent ensuite. Mr. Danville, dans sa Carte, décrit le cours de la riviere de Camarones; il l'a fait dégorger dans la baie de St. George par trois embouchures, & non dans la baie de Camarones, comme on le voit dans les anciennes Cartes; mais quelque autorité que puisse avoir ce Géographe, on ne peut s'empêcher d'avoir des doutes sur cette riviere qu'on ne découvrit point dans le voyage dont nous venons de parler, quoiqu'on entrât dans cette vaste baie. Peut-être aussi, la grande distance où le vaisseau fut arrêté loin du rivage, ne permit pas à ceux qui le montoient de faire des observations exactes. Les Indiens qui habitent dans le voisinage, par-

lent en effet d'une riviere qui arroſe le territoire de Chillilaou ; mais je n'ai pu ſavoir où en étoit la ſource, où en étoit l'embouchure ; peut-être que cette riviere aſſez petite, eſt abſorbée par les déſerts qu'elle parcourt, comme il arrive à différentes rivieres marquées dans les Cartes.

Les Eſpagnols deſcendirent auſſi dans la Baie des Lions, & n'y découvrirent l'embouchure d'aucune riviere. Ils ne virent de digne de remarque dans celle de Camarones, que des rocs d'une groſſeur extraordinaire qui offroient l'apparence d'une grande ville ſur l'eau. Le fond de cette baie a ſi peu d'eau, que le vaiſſeau fut arrêté ſur les rocs, & qu'on fut obligé d'attendre le retour de la marée pour le remettre à flot : ils débarquerent auſſi dans la baie de Gallegos ; mais ils furent rappellés à bord avant qu'un examen attentif

les eut assuré s'il y avoit, ou s'il n'y avoit pas une riviere.

CHAPITRE XVIII.

Du pays des Telhuelhets.

Le territoire des Telhuelhets & des autres nations Patagones qui habitent le voisinage des côtes de cette partie presque inhabitable de l'Amérique, n'est pas aussi riche que celui que nous avons déja parcouru. Un des captifs Espagnols que j'ai rachetés de l'esclavage, & dont l'un d'eux y avoit séjourné pendant sept ans, dit qu'il est composé de vallées ceintes par une chaîne de montagnes basses, arrosées par des sources & de petits ruisseaux qui se rendent dans des lacs peu étendus, ou dans des fonds marécageux qui se des-

ſéchent en été : dans ces tems de ſéchereſſe, pluſieurs des habitans viennent s'établir ſur les bords de la Seconde Deſaguadero, amenant avec eux leurs femmes, leur famille & tout leur bagage ; quelques-uns vont plus loin encore, & fixent leur demeure au pied du Caſuati, du Vuulcan & du Tandil.

Les vallées des Telhuelhets abondent en pâturages, & ſont variées par de petites forêts qui donnent du bois de chauffage. Il y a un grand nombre de guanacoes, & quelques-uns de ces Américains font leurs tentes avec les peaux de ces animaux. On y trouve auſſi une multitude d'antas ; les Telhuelhets en vendent la peau aux autres Puelches, qui en font des armes défenſives.

L'anta (le tapir de Mr. de Buffon,) eſt un animal qui a des reſſemblances avec le

cerf ; mais il eſt ſans cornes. Son corps eſt de la groſſeur d'un grand âne, ſa tête eſt longue & preſque conique, elle ſe termine en un groin pointu : il eſt fort, large d'épaules & des hanches ; ſes cuiſſes & ſes jambes ſont longues & plus fortes que celles du cerf ; ſes pieds ſont fendus comme les ſiens, mais ils ſont plus grands ; ſa queue eſt courte comme celle du daim ; ſa force eſt ſinguliere ; il réſiſte à deux chevaux & les entraîne après lui, tandis qu'une vache ou un taureau céde à un ſeul cheval. Lorſqu'il eſt pourſuivi, il s'ouvre un chemin au travers des bois les plus épais, les taillis les plus fourrés ; il briſe, il abat tout ce qui s'oppoſe à lui. Je n'ai point appris qu'on ait fait quelques tentatives pour rendre cet animal domeſtique, quoiqu'il ne ſoit pas bien féroce, & ne faſſe guere du mal qu'aux chacras ou

plantations ; il pourroit cependant être de grande utilité, ſi ſa force étoit appliquée au ſervice de l'homme.

Il n'y a point de chevaux ſauvages dans cette contrée ; mais les chevaux domptés qu'on y nourrit, l'emportent par la force & la beauté ſur tous ceux de l'Amérique méridionale : ils ſupportent de longs voyages faits ſans autres proviſions que ce qu'ils broutent ſur leur chemin ; aucun autre ne les ſurpaſſe en courage & en vîteſſe. On trouve là auſſi, une grande abondance de petit gibier, & les Américains qui ſont ici en aſſez grand nombre, en font leur principale nourriture. On y recueille des quantités de beſoards occidentaux qu'on trouve dans l'eſtomac des guanacos & des vigognes, & même dans l'anta ; mais ce dernier eſt le plus groſſier de tous. Lorſqu'on en prend beaucoup, il agit comme un

puiſſant diaphorétique. J'ai éprouvé qu'il étoit d'un ſecours prompt dans les chaleurs d'entrailles, dans les foibleſſes & autres maladies de ce genre, en la donnant à la doſe d'une dragme; on peut la donner ſans danger en grande quantité. Je l'ai trouvé préférable en beaucoup de cas à nos poudres teſtacées, & aux ſubſtances minérales. Quelques-unes de ces pierres peſent dix-huit onces.

Il y a dans ce pays diverſes ſortes d'oiſeaux, tels que des colombes, des tourterelles, des canards, des faiſans, des perdrix, &c. qui peuvent offrir une reſſource utile que négligent les Indiens. On y voit des oiſeaux de proie, comme aigles, vautours, milans, chouettes & faucons. Mais on n'y voit, ſur-tout plus au midi, ni lions, ni tigres, excepté dans les Cordelieres.

CHAPITRE

CHAPITRE XIX.

Du pays des Huilliches.

Il eſt ſitué au midi de Valdivia, au-delà du Tehuel Mapu; & ſelon la relation des miſſionnaires, il eſt pauvre, deſtitué de toutes les néceſſités de la vie, comme eſt toute la côte entre le Chili & le détroit de Magellan. Les Sauvages qui l'habitent, vivent principalement de poiſſon, & ſont diſtingués par les noms de Chonos, de Poyyus, & de Key-yus. Ceux de ces deux dernieres nations qui vivent le plus loin des côtes, pourſuivent le gibier à la courſe & s'en ſaiſiſſent; car ils ſont fort agiles & exercés à cette chaſſe dès l'enfance. La plus grande partie des proviſions pour les ſoldats & les miſſionnaires Eſpagnols de

Chiloe leur eſt envoyée de Valdivia ou d'autres ports du Chili. Il y a dans Chiloe une petite ville, ou plutôt un village où réſide un gouverneur Eſpagnol.

Les montagnes des Huilliches ſont beaucoup plus baſſes que celles qui ſe prolongent vers le nord ; on peut les traverſer dans tous les tems de l'année, elles ſont coupées de paſſages fréquens, & ſont couvertes de forêts où l'on trouve du bois de charpente. Il y a une eſpece d'arbre particulier au pays, que les Indiens appellent *lahual* & les Eſpagnols *alerce :* la deſcription qu'on m'en a faite eſt obſcure ; il me paroît être une ſorte de ſapin. Ce qu'il a de remarquable, c'eſt la facilité qu'il offre pour en faire des planches, parce que ſon tronc eſt marqué de lignes droites du ſommet au pied ; on enfonce des coins dans les fentes, & ils le diviſent avec plus de

facilité que la ſcie en planches droites, d'une épaiſſeur convenable ; ces arbres ſont fort grands, mais je n'ai pu ſavoir exactement de quel diamêtre.

Si cet arbre étoit tranſplanté ou ſemé en Angleterre, il eſt probable qu'il y réuſſiroit, le climat y étant à-peu-près le même que celui où il croît, & on l'eſtime le bois le plus précieux pour la charpente, ſoit pour ſa beauté, ſoit pour ſa durée. Il n'eſt pas inutile d'obſerver qu'il ſeroit facile de l'amener en radeaux dans la baie de St. Matthias, par les rivieres de Nahuelhuaupi, de Sanquel, de Lolgen & du Deſaguadero, & qu'on pourroit y en conſtruire des vaiſſeaux, des maiſons & autres objets.

Les Huilliches ont auſſi une eſpece de tabac qu'ils broyent lorſqu'il eſt verd encore, & dont ils font des rouleaux cylin-

driques, courts & épais. Il eſt d'une couleur verd-obſcur, & exhale une odeur forte & déſagréable lorſqu'on le brule; cette odeur differe un peu de celle du tabac de Virginie; il eſt fort & enivre bientôt. Les Huilliches le fument en commun & ſe tendent la pipe de l'un à l'autre: chacun en prend une gorgée, & continue juſqu'à ce qu'il ait troublé leurs ſens.

Les peuples qui habitent dans les environs du détroit de Magellan, ſont des tribus de Telhuelhets, connus ſous le nom de *Sehuaucunny d'Yacanacunny*. Ils ont différens arbres fort élevés & une eſpece de buiſſon qui leur donne des eſpeces de baies qui ſont bonnes à manger, échauffent l'eſtomac, & ſemblent être un aliment utile pour le climat froid qu'ils habitent.

CHAPITRE XX.

De la Terre de Feu.

LA Terre de Feu eſt formée d'un grand nombre d'isles : celles qui en forment la partie occidentale ſont petites, baſſes, pleines de marais & d'étangs : la plupart ne peuvent être habitées, parce qu'elles ſont couvertes d'eau. Celles qui ſont au levant ſont grandes, élevées, ont des montagnes, des forêts, des habitans qui ſont de la nation de Yacana-cunny : ils avoient des occaſions fréquentes de communiquer avec les François, & aujourd'hui ils communiquent avec les Eſpagnols qui viennent des isles Malouines ou de Falkland pour y faire leur proviſion de bois. Je ne puis dire s'il y a beaucoup de bêtes fauves

dans ces grandes isles, mais il y a des oiseaux. Il est très-probable que leurs habitans ne vivent pas entiérement de poissons : car il leur seroit difficile de s'en fournir pendant l'hiver dans ces climats glacés.

Dans l'année 1765 ou 1766, je ne sais laquelle, un vaisseau espagnol qui portoit des marchandises au Pérou, fut poussé sur le rivage & mis en pieces sur l'une de ces isles, à environ quatorze lieues de l'entrée du détroit. L'équipage fut sauvé, & se fit lui-même un navire assez grand pour le transporter lui & ses provisions à Buenos-Aires. Il y parvint & informa le Gouverneur D. Pedro de Cavallos, que les habitans de cette isle étoient bons & hospitaliers ; qu'ils l'avoient aidé à charrier des arbres grands & pesans qu'ils avoient abattus pour construire leur vaisseau ; qu'ils l'avoient assisté dans ses besoins. Il donna

libéralement une partie de ſes marchandiſes à ces bonnes gens qui avoient eſtimé davantage celles qui avoient le moins de valeur pour nous, & préféré les draps groſſiers qui pouvoient les préſerver du froid, à la ſoie, au ſatin, aux drap tiſſus d'or ou d'argent. Lorſqu'ils étoient venus vers l'équipage naufragé, ils étoient armés d'arcs & de flêches; mais au lieu d'en faire uſage, ils l'avoient aſſuré de leur bienveillance, & donné des gages d'intentions pacifiques: ils s'inclinoient en les abordant; ils ſautoient, frottoient leurs ventres & frappoient des mains. Ces marques de bonhomie ne ſe démentirent pas. Le Gouverneur à qui on en fit le récit, en rendit compte à la Cour d'Eſpagne & lui propoſa de fonder une colonie dans cette isle; mais alors les François tranſigeoient avec elle pour lui céder les isles Malouines, &

le projet du Gouverneur quoique dicté par la prudence, ne fut point écouté, & il fut bientôt rappellé dans sa patrie.

Taiou, le cacique des Yacana-cunny, me dit que cette nation se servoit d'une espece de radeau pour traverser quelquefois le détroit & pour communiquer avec le peuple dont il étoit le chef. On peut conclure de là qu'elle connoît & jouit des commodités du bois, de l'eau & du sol, & que si l'on y trouvoit un bon port, leur isle seroit plus convenable, & mieux située pour y fonder une colonie qui commandât les passages de la mer du Sud, que les isles Falkland.

CHAPITRE XXI.

Des isles Falkland.

Les isles Falkland, nommées par les François *isles Malouines*, ſont en fort grand nombre ; mais elles ſont petites ; il n'y en a que deux qui ſoient grandes. Ce que j'en dirai ici, eſt conforme aux récits que m'en ont fait pluſieurs des officiers Eſpagnols qui s'y étoient rendus pour en prendre poſſeſſion, lorſque les François les leur eurent cédées, afin d'en tranſporter ceux des habitans qui les quittoient, & pour y faire prendre leur place à des Eſpagnols amené de Buenos-Aires. Ils m'ont été confirmés par un canonnier François qui fit voile avec moi de Rio de la Plata, pour nous rendre à Cadix, & avoit réſidé pen-

dant plusieurs années dans ces isles. Tous sont des témoins qu'on ne peut rejetter.

Ces isles sont si basses, si coupées de fondrieres & de marais, qu'après une averse de pluie, il n'est pas possible de sortir & faire un pas sans enfoncer jusqu'aux genoux dans la boue. Les maisons y sont bâties avec de la terre, l'excessive humidité du sol, fait que l'intérieur y est tapissé de mousse : le défaut de bois ne permet pas d'y faire de la brique. Les colons y ont semé diverses sortes de graines, telles que du froment, de l'orge, des pois, des fèves & autres ; mais le sol en est si stérile, qu'ils ne donnent que de l'herbe, & qu'on y seme sans y moissonner. Toute l'industrie Françoise exercée pendant plusieurs années n'a pu y faire réussir que des laitues, & ce n'a été qu'à force d'y rassembler le crotin de tous les animaux

qu'on y nourriſſoit, vaches, cochons & chevaux. Les ſeuls animaux naturels à ces isles ſont les pengoins & les outardes, & les derniers ſont les ſeuls qui puiſſent y être un aliment, & un aliment très-médiocre encore. On les tue avec le fuſil, & elles ſont aujourd'hui ſi fuyardes, qu'elles en ſont devenues rares & cheres. On y pêche auſſi; mais le poiſſon qu'on y prend n'eſt pas proportionné aux beſoins des habitans. Telle eſt la pauvreté de cette contrée que le Gouverneur Eſpagnol de Buenos-Aires eſt obligé d'y envoyer tous les trois ou quatre mois des vaiſſeaux à ſes frais, pour en entrenir & la garniſon & les colons, & qu'ils n'en rapportent rien. On y a tranſporté des chevaux, des vaches, des cochons; mais le pays eſt ſi froid, ſi humide, ſi dénué d'abri qu'ils n'y croiſſent point, & ont peine à

y propager. Il faudra prendre les mêmes ſoins, faire les mêmes frais auſſi long-tems que l'établiſſement ſubſiſtera. Il n'y a point d'arbres, point de bois, & l'on n'y peut faire du feu qu'avec la tige d'un arbriſſeau bas, aſſez ſemblable à notre genêt, ou à notre bruyere, & encore il y eſt aſſez rare : les habitans ſont obligés d'envoyer des barques pour chercher du bois dans la Terre de Feu. L'eau eſt preſque la ſeule proviſion néceſſaire que cette contrée fourniſſe ; on y trouve encore un bon port, qui cependant ne paroît pas pouvoir répondre au but qu'on s'eſt propoſé en y formant un établiſſement ; car comme ce port eſt nommé *de Solidad*, eſt ouvert au nord & au nord-eſt, il faut que le vent ſouffle de ces points de l'horiſon pour que les vaiſſeaux y entrent. Or ces vents ſont les plus favorables pour dou-

bler le cap Horn, les vaiſſeaux n'y entreroient ſouvent que pour y perdre le moment de pénétrer dans la mer Pacifique, ſur-tout parce qu'ils ſeroient forcés d'attendre pour ſortir de ce port un vent contraire à celui qui devroit les conduire dans cette mer, & de ſéjourner ainſi dans un lieu où ils n'ont l'eſpérance d'y faire d'autres proviſions que de l'eau.

La France y envoya des colons durant la guerre de 1760, pour s'aſſurer un port où ſes vaiſſeaux revenant des Indes Orientales par la mer du Sud, puſſent ſe repoſer : la crainte des armateurs Anglois les avoient forcés de prendre cette route. Mais lorſque la guerre fut terminée, elle ſe laſſa de cette miſérable colonie qui demandoit toujours des dépenſes nouvelles, & réſolut de l'abandonner. Cependant comme elle déſiroit retirer l'argent qu'elle y avoit mis,

elle repréſenta cette nouvelle acquiſition ſous un jour ſi avantageux à la Cour d'Eſpagne, que Charles III convint d'en payer cinq cents mille dolars (quelques-uns diſent huit cents & davantage). Le Roi de France en reçut une partie, & le reſte fut abandonné à Mr. de Bougainville qui étoit le propriétaire de l'établiſſement. Tout cet argent avec une cargaiſon de proviſions fut porté à Rio Janeiro, pour être payé à Buenos-Aires. Le Capitaine d'une frégate eſpagnole repréſenta d'une maniere hardie & libre, au Gouverneur de Buenos-Aires, & en préſence de Mr. de Bougainville, qu'on en avoit impoſé au Roi d'Eſpagne; il proteſta qu'aucun bon ſujet du Roi, commis pour recevoir ces isles en ſon nom, ne pouvoit les recevoir à ce prix ſans violer la loyauté qu'il devoit à ſon Souverain, & ſes devoirs comme

chrétien, au moins avant que d'avoir inſtruit de tout la Cour d'Eſpagne qui avoit été groſſiérement trompée ſur ce ſujet.

Mr. de Bougainville ne répondit rien à cet officier, & peut-être n'avoit rien à lui répondre ; car il étoit un témoin recuſable, & le Capitaine pouvoit ajouter à ſon témoignage celui de cent perſonnes, qui venoient de ces isles pour en tranſporter les habitans François.

Les Eſpagnols conduiſirent avec leurs colons deux freres Franciſcains & un Gouverneur, qui voyant cet établiſſement, furent pénétrés de chagrin, & le Gouverneur, qui étoit le Colonel Catani, ne put voir ſans douleur, les vaiſſeaux ſur leſquels il étoit venu avec les ſiens, retourner à Buenos-Aires ; il déclara qu'il s'eſtimeroit bien heureux de pouvoir s'éloigner de ce pays miſérable, dût-il perdre ſon emploi, dût-il être réduit

à celui de mouſſe, pourvu qu'il revint à Buenos-Aires.

CHAPITRE XXII.

Des Moluches, & en particulier des Picunches & des Pehuenches.

Les nations Américaines qui habitent ces contrées, ſe donnent à eux-mêmes la dénomination générale de Moluches & de Puelches.

Les Moluches ſont connus des Eſpagnols ſous les noms d'Aucaes ou d'Araucanos.

La derniere de ces appellations eſt un reproche offenſant; il ſignifie rebelle, féroce, ſauvage & bandi: la premiere, à peu de choſe près, a le même ſens; excepté qu'il s'applique également aux hommes & aux

aux bêtes; ainſi auca cahual eſt un cheval ſauvage ; ainſi encore aucatun, ou aucatuln, c'eſt exciter un tumulte.

Ils ſe donnent le nom de Moluches, du mot *molun*, faire la guerre, & *moluche* ſignifie un guerrier. Ils ſont diſperſés ſur le pays qui s'étend au levant & au couchant des Cordelieres du Chili, des confins du Pérou au détroit de Magellan, & peuvent être diviſés en trois différentes nations, les Picunches, les Pehuenches & les Huilliches.

Les Picunches ſont les plus ſeptentrionaux de ces peuples ; leur nom *picun*, nord, & *che*, hommes ou peuple, peut être rendu par ceux d'hommes du nord. Ils habitent les montagnes depuis Coquimbo juſqu'à la latitude de St. Jago du Chili, & plus bas encore. Ce ſont les plus grands hommes & les plus courageux de tous les Moluches, ſpécialement ceux qui ſont au couchant

des Cordelieres, parmi lesquels on compte les Penco, les Tucapel & les Arauco; c'est de ces derniers que les Espagnols ont pris le nom d'Araucanos, & par erreur ils l'ont appliqué à tous les Indiens du Chili. Tous ceux qui habitent à l'orient des Cordelieres, s'étendent jusqu'au-dessous de Mendoza, & sont appellés Puelches par ceux qui vivent sur le côté opposé de ces montagnes, car *puel* signifie l'orient dans leur langue : ceux qui sont placés plus au midi, ont le nom de Picunches : j'ai connu quatre de leurs caciques.

Les Pehuenches touchent au nord les Picunches, & s'étendent jusqu'au-delà de Valdivia, sous le trente-cinquieme degré de latitude méridionale. Leur nom dérive du mot *pehuen*, mot qui désigne le pin, arbre très-abondant dans leur pays. Comme ils sont situés au midi des Picunches,

ceux-ci leur donnent quelquefois le nom d'Huilliches, ou Peuples méridionaux ; mais plus généralement ils ſont connus ſous le nom de Pehuenches. Leurs caciques étoient de mon tems Colopichun, Amolepi, Antucule, & beaucoup d'autres. Ce dernier étoit jeune & je l'ai beaucoup connu.

Ces deux nations étoient autrefois fort nombreuſes, & eurent de longues, de ſanglantes guerres avec les Eſpagnols qu'ils chaſſerent preſque du Chili, où ils détruiſirent les villes impériales d'Oſorno & de Villarica, où ils tuerent deux préſidens, Valdivia & D. Martin de Loyola ; mais aujourd'hui leur nombre eſt ſi fort diminué, qu'en raſſemblant toutes leurs forces, à peine feroient-ils une armée de quatre mille hommes. Leurs fréquentes guerres avec les Eſpagnols du Chili, de Mendoza, de

Cordova & de Buenos-Aires, avec leurs voiſins les Puelches, & avec d'autres encore, les ont affoiblis. Mais la plus grande cauſe de leur deſtruction eſt l'eau-de-vie que les Eſpagnols leur vendent, & la chica qu'ils font eux-mêmes. Souvent ils engagent, ils vendent aux Eſpagnols leurs femmes, leurs enfans, pour avoir la premiere; & lorſqu'ils ſont ivres, ils ſe querellent, ſe battent, ſe tuent entr'eux : le parti qui a ſuccombé dans ces querelles, conſerve le déſir de la vengeance, & l'exerce avec cruauté. La petite vérole encore que les Européens leur ont apportée, y cauſe des ravages effrayans : c'eſt une peſte qui dévaſte & rend déſertes leurs habitations. Cette maladie eſt beaucoup plus fatale à ces peuples qu'aux Eſpagnols & aux Négres, à cauſe de leur corpulence, de la mauvaiſe nourriture, du défaut de propreté, d'abri,

de couvertures, de ſoins néceſſaires ; car les peres fuient leurs enfans, leurs femmes ; les enfans leurs parens s'ils en ſont attaqués, pour éviter qu'elle ne les atteigne, & les abandonnent ſouvent au milieu des déſerts. Il y a 45 ans que la nombreuſe nation des Chechehets prit cette maladie dans le voiſinage de Buenos-Aires, & dès les premiers ſymptômes, elle voulut fuir & ſe retirer dans ſon propre pays qui en étoit à environ 200 lieues. Il falloit qu'ils traverſaſſent de vaſtes déſerts, & chaque jour de ce voyage, ils laiſſoient derriere eux leurs amis, leurs enfans, leurs peres malades, dans des lieux ſauvages, ſans autres ſecours, ſans autres proviſions, qu'une peau dreſſée du côté d'où venoit le vent, & une cruche d'eau. Ce voyage funeſte affoiblit cette nation puiſſante à tel point, qu'elle ne peut aujourd'hui raſſembler plus de trois cents guerriers.

CHAPITRE XXIII.

Des Huilliches.

On donne ce nom aux Moluches méridionaux ; leur territoire s'étend de Valdivia au détroit de Magellan. Ils ſont diviſés en quatre tribus ou nations diſtinctes. La premiere d'entr'elles occupe le pays qui de la mer de Chiloé, va au-delà du lac de Nahuelhuaupi : elle parle la langue chilienne. La ſeconde a le nom de Chonos, & vit dans les environs de l'isle de Chiloé. La troiſieme eſt appellée Poy-yus ou Peyes, & habite les côtes de la mer depuis le quarante-quatrieme degré de latitude méridionale juſqu'à un peu au-delà du cinquante & unieme. De-là juſqu'au détroit, on trouve le territoire de la quatrieme

nation, distinguée par le nom de Key-yus ou Keyos.

Les trois dernieres tribus sont connues sous le nom de Vuta-Huilliches ou de Grands Huilliches; parce qu'ils ont le corps plus gros, qu'ils sont plus grands que les premieres, qu'on distingue sous celui de Petits Huilliches ou Pichi-Huilliches. Ils semblent sortir de deux peuples différens; leur langue est un mêlange de celles des Moluches & des Tehuels. Les autres Huilliches & les Pehuenches parlent le même idiome; ils ne different des Picunches qu'en ce qu'ils usent de la lettre S au lieu de l'R & du D qu'ils n'ont pas dans leur alphabet, & souvent du T quand les autres se servent du CH; comme Domo pour Somo, une femme; huaranca pour huasanca, un millier; vuta pour vucha, grand. Ces nations sont nombreuses, sur-tout celle des Vuta-

Huilliches. J'ai connu un de leurs caciques, c'eſt Tepuanca : j'en ai connu d'autres encore ; mais j'en ai oublié les noms.

CHAPITRE XXIV.

Des Puelches.

Les Puelches, ou le peuple de l'Orient, ſont ainſi appellés par ceux du Chili, parce qu'ils ſont ſitués au levant de leur territoire ; ils ſont bornés au couchant par les Moluches, au midi par le détroit de Magellan, au nord par les Eſpagnols de Mendoza, de San Juan, de San Luis de la Punta, de Cordova & de Buenos-Aires, au levant par la mer Atlantique.

Ils portent différentes dénominations ſelon les différentes ſituations de leurs contrées reſpectives, ou peut-être parce qu'ils

ſont originairement des nations différentes. Ceux qui ſont ſitués au nord ſont appellés *Taluhets ;* au couchant & au midi, ce ſont les Diuihets ; entre le midi & le levant, les Chechehets ; au midi de ces derniers eſt la contrée des Tehuelhets, ou comme ils ſe nomment dans leur langue, les *Tehuel - Kunny*, c'eſt-à-dire, les hommes du midi.

Les Taluhets ſont limitrophes au couchant avec les Picunches, & habitent la rive orientale du Premier Deſaguadero, juſqu'aux lacs de Guanacache, dans les juriſdictions de San Juan & San Luis de la Punta, diſperſées en petites troupes & rarement fixés en un lieu particulier. Il y en a quelques-uns dans la juriſdiction de Cordova, ſur les rivieres Quarto, Tercero & Segundo ; mais la plus grande partie a été détruite ou par des guerres avec les

autres Puelches & les Mocovies, ou parce qu'ils se sont disperses & refugiés parmi les Espagnols. Il y avoit autrefois quelques hommes de cette nation dans le district de Buenos-Aires, sur les rivieres de Lujan & de Conchas, & dans celui de Matanza; mais il n'y en a plus aujourd'hui.

Les restes de cette nation sont si foibles, qu'à peine peuvent-ils rassembler deux cents hommes propres à combattre; ils se bornent à une sorte de guerre de pirates & en petites bandes, excepté lorsqu'ils sont assistés de leurs voisins, les Picunches, les Pehuenches, & les Diuihets; alors même, réunis à leurs auxiliaires, ils ne peuvent paroître sur le champ de bataille au nombre de plus de cinq cents guerriers, & rarement peuvent-ils l'atteindre. Cette nation & celle de Diuihets, sont connus

des Eſpagnols ſous le nom de *Pampas*.

Les Diuihets bordent au couchant la contrée des Pehuenches, du trente-cinq au trente-huitieme degré de latitude méridionale, & s'étendent le long des rivieres Sanquel, Colorado & Hueyque, dans un eſpace de quarante milles au levant du Caſuhati. Ils ont les inclinations errantes & vagabondes des Taluhets, & ne ſont pas beaucoup plus nombreux, parce qu'ils ont été détruits dans leurs courſes ſur les Eſpagnols; quelquefois unis aux Taluhets, quelquefois aux Pehuenches, plus ſouvent ils ſe répandent ſeuls, ſur les frontieres le long des montagnes de Cordova & de Buenos-Aires, d'Arrecife à Lujan, tuant les hommes, emmenant les femmes & les enfans en eſclavage, pouſſant devant eux les beſtiaux dont ils peuvent s'emparer.

Ces deux peuples ſubſiſtent principale-

ment de la chair des juments qu'ils chaſſent diviſés en petits partis de trente à quarante, dans les vaſtes plaines entre Mendoza & Buenos-Aires, où ſouvent ils ſont rencontrés par de nombreuſes compagnies d'Eſpagnols, envoyés contr'eux, & qui exercent à leur égard les loix d'une vengeance réciproque, avec une cruauté plus grande encore que celle des Sauvages.

Mais ces rencontres ne ſont pas les ſeuls dangers qu'ils ont à courir ; car ſi les Tehuelhets ou les Chechehets ſont alors établis dans le voiſinage du Caſuhati, du Vuulcan ou du Tandil, lorſque nos pillards reviennent dans leurs excurſions, & ſe retirent avec leur proie, ceux-là tombent impitoyablement ſur eux dans leur retraite, ſur-tout dans les lieux où la longueur de leur marche les oblige à ſe repoſer quelque tems avec leurs beſtiaux,

tuent tout ce qui leur réſiſte, dépouillent tout ce qui céde & chaſſent au loin les vagabonds.

Le pays des Chechehets, ou peuple de l'eſt, eſt ſitué entre les rivieres Hueyque & le Premier Deſaguadero, ou la riviere Colorado, & de là au Second Deſaguadero ou fleuve Noir. Mais ils errent ſans ceſſe autour de ces limites, tranſportant avec eux pluſieurs habitations; ils ſe ſéparent ſur les motifs les plus légers & ſouvent ſans autre raiſon que leur humeur vagabonde. Leur territoire abonde en gibier, comme lièvres, armadilles, autruches, &c. On y trouve peu ou point de guanacoes. Lorſqu'ils ſont forcés par la diſette de chevaux d'errer dans le Caſuhati & le Tandil, ils y chaſſent; mais avec ſi peu d'adreſſe qu'ils ne rapportent rien à leur retour, à moins que leurs voiſins les Tehuelhets ne

leur donnent quelque gibier, ou que par un hazard heureux, ils ne rencontrent quelque parti de Pehuenches, & ne le surprennent ; ces derniers ayant toujours beaucoup de proviſions à leur retour. Sous d'autres rapports, les Chechehets, ſont de bonnes gens, ſinceres & ſans malice, plus honnêtes que ne le ſont les Moluches & les Taluhets. Ils ſont fort ſuperſtitieux, adonnés à la divination, au ſortilège, & peuvent être facilement trompés. Ils ſont en général grands de taille & courageux, comme leurs voiſins les Tahuelhets ; mais ils ne parlent pas la même langue qu'eux ; humbles & doux dans la paix, ils ſont actifs & hardis à la guerre comme l'ont éprouvé à leurs dépens les Taluhets & les Diuihets ; ils ſont maintenant en petit nombre, la petite vérole les a preſque détruits. Leurs caciques s'appelloient *Sejechu & Daychaco.*

Les Tehuelhets, qui en Europe ſont connus ſous le nom de *Patagons*, ont été auſſi nommés *Tehuelchues*, mais par ignorance de leur idiome : car *chu* ſignifie contrée ou ſéjour, & non peuple qu'exprime le monoſillabe *Het*, & plus au ſud par le mot *Kunny* ou *Kunnee*. Ceux-ci & le Chechehets ſont connus des Eſpagnols ſous le nom de *Serranos* ou de montagnards. Ils ſont partagés en un grand nombre de ſoudiviſions, comme les Leuvuches, ou le peuple de la riviere, les Callilehets, ou le peuple des montagnes : parmi ceux-ci on diſtingue les Chulilau-Kunny, les Sehuau-Kunny, & les Yacanna-Kunny : ces trois dernieres tribus ſont appellés *Vucha Huilliches* par les Moluches.

Les Leuvuches habitent les deux bords du fleuve Noir, ou comme ils l'appellent du *Cuſu-Leuvu*. Vers le nord ils ont un

pays vaſte, mais déſert, que des bois épais, des lacs, des marais hériſſés de roſeaux forts & épineux rendent impénétrable : ils donnent le nom de *Sanquel* à ces roſeaux. Là, toute communication eſt fermée vers le nord, ſi l'on ne ſe détourne au couchant en ſuivant le pied de Cordelieres, ou au levant en ſe dirigeant ſur les côtes de l'Océan.

Ce peuple paroît être compoſé de Tehuelhets & de Chechehets ; mais il parle la langue des derniers avec quelque mêlange de Tehuel. Vers l'orient il touche au territoire des Chechehets ; vers l'occident à celui des Pehuenches & des Huilliches ; vers le nord à celui des Diuiches ; vers le ſud à quelque partie d'une tribu de Tehuelhets. En partant du grand lac d'Huechun Lauquen, ils ſe rendent en ſix jours à Valdivia. Cette nation eſt la plus

plus reſpectées de toutes celles qui ſont compriſes ſous les noms de *Telhuelhets* & de *Chechehets*, & leur cacique *Cacapol*, comme ſon fils *Cangapol*, ſemblent exercer leur autorité ſur toutes. Lorſqu'ils déclarent la guerre, ils ſont d'abord joints par elles, par les Huilliches & les Pehuenches méridionaux qui habitent un peu au ſud de Valdivia.

Ces Leuvuches ne ſont pas nombreux; c'eſt avec peine qu'ils pourroient raſſembler trois cents guerriers; la petite vérole leur a été plus funeſte que les combats les plus ſanglans. Ils avoient joint les Chechehets pour venir dans les plaines de Buenos-Aires attaquer Don Gregorio Mayu Pilquiya, fameux dans ces contrées, & qui étoit ſuivi d'une quantité conſidérable de Taluhets; il les vainquit près du lac de Lobos, & ils ſe retirerent près du Vuul-

can ; mais malheureuſement ils prirent quelques habits venus de Buenos-Aires où régnoit cette maladiecontagieuſe qui en fit périr un grand nombre. Ils ont perdu encore beaucoup de monde dans leurs guerres avec leurs voiſins vers le nord, comme les Picunches & les Taluhets, qui ſe réuniſſent,& deſcendant des Cordelieres, les ſurprennent & les maſſacrent. Quand ils s'apperçoivent de ces irruptions, ils échappent à leurs ennemis en traverſant la riviere à la nage ; ce que ceux-ci n'oſent faire. Mais dans la confuſion du combat ou de la fuite, ils laiſſent leurs enfans en arriere & ils deviennent la proie de leurs ennemis inhumains, qui égorgent tout ce qu'ils trouvent, & n'épargnent pas même ceux qui ſont encore au berceau. Quand ces attaques ont été prévues, cette nation brave & courageuſe,

tombe ſur ſes ennemis, & alors il en eſt peu qui échappent à ſa furie. Leur cacique Cacapol montre à ſes hôtes de grands monceaux d'os de ſes ennemis qu'il s'énorgueillit d'avoir tués. Ce cacique maintient la paix avec les Eſpagnols, afin que ſon peuple puiſſe chaſſer ſans crainte dans les vaſtes plaines de Buenos-Aires, entre les limites de Matanza, Conchas, Magdalena, & les montagnes : c'eſt par cette raiſon qu'il ne permet pas à d'autres tribus de s'étendre au-deſſous de Lujan, & que ce cacique & ſes confédérés, dans les mois de Juillet, Août & Septembre, ſe placent de maniere qu'ils puiſſent à la fois chaſſer le gibier, veiller ſur leurs ennemis, & les attaquer, les détruire s'ils en trouvent l'occaſion.

CHAPITRE XXV.

Guerre de ces peuples avec les Eſpagnols.

QUOIQUE inquiet de l'établiſſement des Eſpagnols, quoique jaloux de leur puiſſance, ils n'avoient jamais eu de guerre avec eux, juſqu'en 1738 & 1740. Voici quelle en fut la cauſe.

Les Eſpagnols avec autant d'imprudence que d'ingratitude, avoient fait périr Mayu Pilquiya, en le forçant de ſe retirer, expoſé aux ennemis qu'il s'étoit fait en défendant leur territoire, & trop éloigné de leurs établiſſemens pour en être ſécouru. Il étoit le ſeul cacique Taluhet qui fut leur ami, ſouvent il avoit combattu pour eux les Picunches & ſes compatriotes même. Après ſa mort, ſes ennemis le

vengerent ; un parti de Taluhets & de Picunches attaqua les métairies ſituées ſur les rivieres Areco & Arecife, & les Eſpagnols conduits par leur meſtre de camp D. Jean de S. Martin, arrivés trop tard pour ſurprendre les voleurs, ſe dirigerent vers le ſud pour ne pas revenir les mains vuides dans leurs demeures. Ils découvrirent les tentes du vieux Caleliyan environné de la moitié de ſa tribu, qui ne ſachant rien de ce qui étoit arrivé, dormoient tranquillement & ſans ſoupçon du moindre danger. Sans examiner ſi c'étoient des ennemis, ils firent feu ſur leurs tentes, & en tuerent pluſieurs avec leurs femmes & leurs enfans. Quelques-uns ſe réveillerent, & frappés de l'horrible ſpectacle de leurs amis, de leurs familles expirantes, ils réſolurent de ne pas ſurvivre à ce malheur, ils s'armerent, & vendi-

rent leur vie auſſi chérement qu'il leur fut poſſible. Mais enfin ils ſuccomberent eux & leur vieux cacique.

Le jeune Caleliyan n'étoit pas alors avec les ſiens ; il apprit ce qui venoit d'arriver, & réſolut de venger ſon pere & ſes amis aſſaſſinés. Il raſſembla environ trois cents hommes parmi ſes compatriotes & chez les Picunches, tomba ſur le village de Lujan, tua un grand nombre d'Eſpagnols, & en emmena quelques-uns, avec quelques milles pieces de bétail. Les Eſpagnols accoururent avec ſix cents hommes de milice & une compagnie de troupes régulieres ; mais leur diligence fut moindre que celle de leur ennemi. Ne pouvant l'atteindre, ils tournerent les étangs ſalés & deſcendirent le Caſuhati, où étoit alors le cacique Cangapol avec quelques-uns des ſiens. Avertis de leur arrivée, ils échapperent prudem-

ment à leur fureur. Trompés dans leur attente, les Eſpagnols ſe rapprocherent de la mer & du Vuulcan où ils rencontrerent une troupe d'Huilliches, qui ſe regardant comme amis & en pleine paix, vinrent ſans armes au-devant d'eux. Le meſtre de camp les fit environner & mettre en pieces, malgré les remontrances du commandant des troupes réglées, qui trouvoit ce procédé cruel & intercédoit en leur faveur.

Après cet infame exploit, ils marcherent vers le Salado, à environ 40 lieues de la ville de Buenos-Aires, à 20 des fermes qui en dépendent, où le cacique Tehuel, nommé *Tolnichi-ya*, couſin de Cacapol, l'ami, l'allié des Eſpagnols & très-reſpecté par eux, étoit campé ſous la protection du gouverneur actuel Salcedo. Ce cacique, tenant en main la lettre du gouverneur, & montrant la permiſſion qu'il

en avoit reçue, fut tué d'un coup de feu à la tête, par le féroce meſtre de camp : tous les Indiens furent tués, toutes leurs femmes, tous leurs enfans faits eſclaves, & parmi eux étoit le jeune fils du cacique, âgé de douze ans. Son frere aîné ſe trouva heureuſement loin de ces lieux, à la chaſſe des chevaux ſauvages.

Cette conduite barbare du meſtre de camp irrita ſi violemment toutes les nations Indiennes, Puelches & Moluches, qu'elles prirent toutes les armes contre les Eſpagnols, qui ſe virent attaqués à la fois des frontieres de Cordova & Santa-Fé juſqu'à l'embouchure de Rio de la Plata, ſur une frontiere d'une centaine de lieues, & de telle maniere qu'ils ne pouvoient ſe défendre. Car les Indiens diviſés en petits partis, tomboient rapidement ſur pluſieurs villages, ſur pluſieurs métairies à la fois,

pendant la nuit, au clair de lune : on ne pouvoit ſavoir le nombre de leurs partis, ni leur force ; & tandis que les Eſpagnols en pourſuivoient un en nombre, ils laiſſoient le reſte des frontieres dégarni.

Cacapol, qui avoit toujours vêcu en bonne intelligence avec les Eſpagnols ainſi que ſon peuple, irrité de l'entrepriſe tentée contre ſon fils, du meurtre de ſes amis les Huilliches, d'un couſin qu'il chériſſoit, de parens qu'il aimoit, & de la férocité honteuſe avec laquelle on avoit traité leurs corps morts, ſe mit en campagne avec ſes guerriers, quoique âgé de ſoixante & dix ans ; il tomba ſur le diſtrict de la Magdalena, ſuivi de mille hommes raſſemblés chez les Tehuelhets, les Huilliches & les Pehuenches. Ce diſtrict n'eſt qu'à quatre lieues de Buenos-Aires ; là, il diviſa ſes troupes, & les dirigea avec tant d'intelli-

gence, qu'en moins de vingt-quatre heures, il dévaſta un eſpace de douze lieues, & fit un déſert de la contrée la plus populeuſe & la plus abondante. Pluſieurs Eſpagnols y périrent; on emmena captifs leurs enfans & leurs femmes; on fit un butin de vingt mille pieces de bétail ſans compter les chevaux. Les Américains ne perdirent qu'un des leurs, qui s'étant écarté dans l'eſpoir du pillage, tomba dans les mains des Eſpagnols. Cangapol, fils du cacique, fut pourſuivi & atteint, mais les Eſpagnols n'eurent pas le courage de l'attaquer quoiqu'ils fuſſent ſupérieurs en nombre; ils étoient accablés de fatigue, eux & leurs chevaux; & venoient de faire une marche de quarante lieues ſans prendre de rafraîchiſſemens.

Les habitans de Buenos-Aires, inſtruits par les fugitifs de cette attaque inatten-

due, étoient dans la plus profonde consternation. Les officiers couroient par les rues, la tête découverte, incertains de ce qu'ils devoient faire; les égliſes, les maiſons religieuſes étoient remplies des habitans comme ſi l'ennemi eût été dans la ville même. Humiliés par cet échec, les Eſpagnols ôterent le commandement à leur meſtre de camp, & en élurent un autre en ſa place; ils leverent une armée de ſept cents hommes qui ſe mirent en marche vers le Caſuhati, non pour faire la guerre, mais pour demander la paix. Une année s'étoit écoulée, depuis la derniere irruption; & les Indiens, le jeune cacique Cangapol à leur tête, marchoient au nombre de quatre mille; ils auroient pu mettre en pieces les Eſpagnols; mais au lieu de profiter de leur ſupériorité, ils eurent la modération d'écouter les propoſitions de

paix que leur fit faire le nouveau général ennemi qu'ils eſtimoient ; & qui craignant les ſuites de cette guerre, offrit parmi les autres conditions, de redonner la liberté à tous les Indiens captifs ſans aucun retour, & qu'on payeroit la rançon des Eſpagnols. Cette propoſition parut honteuſe à un miſſionnaire jéſuite qui avec quelque Chechehets & Tehuelhets convertis s'étoient rendus dans le camp Eſpagnol pour inſpirer à tous des idées pacifiques, & pour ſauver leurs nouveaux freres. Il propoſa un échange mutuel des priſonniers ; mais la crainte de la guerre étoit ſi grande qne cette propoſition fut rejettée, quoique la plupart des Indiens eux-mêmes ne demandaſſent rien de plus.

Quelques caciques Telhuels qui avoient amené avec eux leurs priſonniers, les délivrerent tout de ſuite, n'ayant vu dans

l'offre du général qu'un échange mutuel. Mais les Moluches vinrent à Buenos-Aires, reçurent les prisonniers de leur nation, ainsi que ceux des Telhuelhets, sans rendre ceux qu'ils avoient fait sur les Espagnols. Depuis ce tems, les Tehuelhets attirés par l'espoir du pillage, ont fait une incursion dans le territoire de Buenos-Aires, & en ont emmené beaucoup de bétail. Ç'a été la plus grande perte qu'ils aient fait essuyer aux Espagnols jusqu'à l'année 1767, qu'ayant été provoqués, ils renouvellerent la guerre, ils firent un grand nombre de prisonniers, & de deux détachemens Européens qui les poursuivoient, dix soldats seulement échapperent à leur fureur. Un grand corps de troupes joint à toute la milice de Buenos-Aires, commandés par le colonel Catani, les atteignit, mais il fut assez prudent pour ne

point les attaquer, dans la crainte de partager le sort des précédens.

CHAPITRE XXVI.

Des Telhuelhets encore.

Les Telhuelhets qui habitent sur les deux bords de la riviere des Saules, touchent au nord-est les Chechehets, & au levant un désert qui commence à environ quarante lieues de l'embouchure du fleuve Noir, tend au midi & va presque jusqu'au détroit de Magellan. Au couchant, ils sont bornés par les Huilliches, qui habitent les bords de la mer de Chiloé, jusqu'au 40e degré de latitude méridionale. Tout leur pays est montagneux, coupé de profondes vallées; & n'a pas de rivieres considérables. Ils sont pourvus d'eau par des sour-

ces, de petits ruiſſeaux qui tombent dans des lacs où ils baignent leurs troupeaux. Dans les été ſecs, ces lacs ſont ſans eaux; alors le fleuve Noir fournit à leurs beſoins. Cette nation ne ſeme ni ne plante; elle vit de la chair de guanacoes, des lievres, des autruches qu'elle trouve chez elle, & de celle des jumens qu'elle peut ſe procurer.

La rareté des proviſions de bouche tient ce peuple dans un mouvement continuel, allant ſans ceſſe d'une contrée dans une autre pour en trouver. On le trouve errant vers le Caſuhati & de là vers le Vuulcan ou le Tandil, ou en d'autres tems dans les plaines de Buenos-Aires qui ſont à trois ou quatre cents lieues de leur pays. Il n'eſt pas de nation ſur la terre plus inquiete, plus mobile, qui ait plus de diſpoſition à roder çà & là; ni l'extrême

vieilleſſe, ni la cécité, ni aucune autre maladie ne peut lui ôter ce goût errant. Ces Tehuels ſont grands, bien faits, leur teint eſt plus clair que celui des autres Indiens; quelques-unes de leurs femmes ſont auſſi blanches que celles des Eſpagnols. Ils ſont honnêtes, obligeans, de bon naturel; mais fort inconſtans, & peu jaloux de remplir leurs promeſſes; ils ſont courageux, aiment la guerre & ne craignent point la mort. Ils forment la nation la plus nombreuſe de toutes celles qui habitent cette partie de l'Amérique; peut-être ſont-ils égaux à toutes les autres enſemble. Ils ſont les ennemis des Moluches qui les craignent beaucoup, & s'ils avoient été auſſi bien fournis de chevaux que ces derniers, peut-être que ce peuple ſi redoutable aux Eſpagnols auroit été détruit depuis long-tems: les Diuihets & les Taluhets

Iuhets n'auroient point eu assez de force pour résister à leur pouvoir.

Plus au sud, vivent les Chulilau-cunny, & les Sehuau-cunny ; ce sont les plus méridionaux des Indiens qui montent à cheval: Sehuau, dans le dialecte Tehuel, est le nom d'une espece de lapin noir de la taille à-peu-près des rats des champs, & on le leur a donné parce que le pays nourrit beaucoup de ces animaux. Cunny signifie *peuple*.

Ces deux dernieres nations paroissent avoir une origine commune avec les autres Tehuelhets ; leur langue est à-peu-près la même : les petites différences qu'on y remarque, viennent sans doute de leur communication avec les Poy-yus & les Hey-yus, qui vivent sur les côtes occidentales du détroit.

Tous les Tehuelhets parlent une langue

différente de celles des Puelches & des Moluches ; & cette différence n'eſt pas ſeulement dans les mots, mais encore dans leurs déclinaiſons & leurs conjugaiſons, quoique cependant ils aient emprunté quelques mots de l'une & l'autre nation. Par exemple, pour exprimer une montagne, les Tehuelhets diſent calille, les Moluches calel, mais les Puelches caſu. Pichua eſt le nom du guanacoe, dans la langue Tahuel, luhuan, ou huanque dans les autres langues : yagip dans l'une eſt l'eau ; dans les autres c'eſt co : yague, c'eſt un lieu inondé, dans la premiere ; dans la ſeconde on l'exprime par cohue : cunna ou cunny ſignifie *peuple* chez les Tehuelhets ; pour les autres nations c'eſt che, ou hets. J'étois diſpoſé à croire que ces nations de Tehuelhets, ſont les mêmes que celles dont les miſſionnaires du Chili nous parlent ſous

le nom de Poy-yus, parce qu'ils vivent dans les lieux où ces prêtres placent les Poy-yus ; mais il m'a ſemblé enſuite que je me trompois, & que ces derniers étoient plus voiſins de la mer que les autres.

La derniere des nations Tehuel ſont les Yacana-cunny, mots qui ſignifient *gens de pied*, parce qu'ils voyagent toujours à pied, n'ayant point de chevaux dans leur pays. Vers le nord, ils confinent aux Sehuau-cunny, à l'oueſt aux Key-yus ou Key-yuhues dont ils ſont ſéparés par une chaîne de montagnes, à l'eſt à l'Océan, & au ſud, à la Terre de Feu, ou à la mer du Sud. C'eſt dans le voiſinage de la mer qu'ils habitent, ſur les deux rives du détroit ; ſouvent ils ſont en guerre les uns avec les autres. Ils ſe ſervent de radeaux ou canots légers ſemblables à ceux de Chiloe, pour traverſer le détroit. Quelquefois ils

ſont attaqués par les Huilliches & des peuples Tehuels pour en faire des eſclaves ; car ils n'ont d'autres biens à perdre que la liberté & la vie. Ils vivent principalement de poiſſons qu'ils chaſſent & dardent. Ils ſont très-agiles, & atteignent les guanacoes à la courſe. Leur ſtature ne les diſtingue point des autres Tehuelhets ; rarement ils ont des hommes de ſept pieds anglois de haut, le plus grand nombre n'en a pas ſix.

Les François & les Eſpagnols abordent ſouvent à la Terre de Feu pour y faire du bois, néceſſaire à la proviſion des isles Malouines, & y reçoivent toute ſorte d'aſſiſtance de ce peuple. Pour les inviter à deſcendre, ils font uſage d'un drapeau blanc ; mais telles ſont les impreſſions qu'ils ont reçues ſur les Anglois, qu'ils fuyent lorſqu'ils voyent un pavillon rouge. Les

François & les Eſpagnols diſent que c'eſt l'effet du traitement que leur fit un vaiſſeau anglois, qui tira ſur eux avec ſon gros canon ayant ſon pavillon rouge déployé ; ce qui les épouvanta à tel point qu'ils n'oſent plus ſe montrer lorſqu'ils voyent cette couleur. Cela peut être vrai ; mais la politique auſſi peut avoir employé ce moyen pour prévenir toute communication de ce peuple avec les Anglois. Un cacique de cette nation qui me viſita ainſi que d'autres Tehuelhets, me dit qu'il étoit monté ſur une grande maiſon de bois, qui voyageoit ſur l'eau : c'étoit peu d'années après le voyage de l'amiral Anſon, & peut-être parloit-il de quelques-uns de ſes vaiſſeaux.

Toutes ces nations Tehuels ſont appellées par les Moluches *Vucha-Huilliches*, ou *grand peuple du Midi ;* les Eſpagnols ne

ſachant d'où ils venoient, les appellerent *montagnards ;* ce ſont les Patagons des autres nations de l'Europe.

Comme je l'ai dit ailleurs, j'ai vu pluſieurs des caciques de tous ces peuples, & j'ai obſervé que les Puelches ou les Indiens orientaux étoient d'une grande taille, qu'il y en avoit de 7 pieds 6 pouces anglois de haut ; mais ces hommes ne forment pas une race particuliere ; & j'en ai vu dans leur famille qui n'avoient pas plus de ſix pieds. Les Moluches ou Indiens occidentaux qui vivent dans les montagnes ſont plus petits, mais ils ſont larges & gros. Les habitans des Cordelieres ſouvent couvertes de brouillards, ſe donnent aſſez fréquemment la mort à eux-mêmes ; ce qui n'arrive point chez les Puelches. J'ai nommé quelques-uns de leurs caciques ; il eſt inutile de nommer ici les autres.

L'opinion répandue qu'il y a dans ces contrées une nation qui descend des Européens ; ou des restes de quelques vaisseaux brisés sur les côtes , m'a toujours paru fausse , peu vraisemblable , & a pu naître de ce qu'on a mal entendu les récits des Indiens. Car si l'on demande à ceux du Chili , s'il n'y a point d'établissement Européen dans l'intérieur des terres, ils vous parlent d'un peuple blanc & de villes ; mais alors ils entendent les Espagnols de Buenos-Aires. Si vous faites la même question à Buenos-Aires , ils feront la même réponse ; ils parlent alors des Espagnols du Chili ; n'ayant pas la moindre idée que les habitans de ces deux pays , si éloignés l'un de l'autre , soyent le même peuple , ou puissent se connoître. Les questions sur ce sujet faites aux Indiens , ont confirmé mes conjectures ; &

quand ils me parloient de peuple blanc, de villes, dans l'intérieur des terres, je nommois Valdivia, Chiloe, & autres lieux du Chili, & je voyois que c'étoient là les villes dont ils venoient de me faire la description.

Ce qui rend incroyable le conte d'un peuple Européen établi dans ces contrées, & auquel on a donné le nom de *Ceſares*, c'eſt l'impoſſibilité morale, que deux ou trois cents Européens, preſque ſans femmes, n'ayant aucune communication avec un pays civiliſé, aient pu pénétrer au travers tant de nations guerrieres, & s'y maintenir ſous la forme d'une république indépendante, ſur un ſol qui ne produit des végétaux propres à ſervir d'alimens qu'autant qu'on le cultive, & dont les habitans naturels ne vivent que de la chaſſe : qu'ils s'y ſoient ſoutenus pendant deux

ſiécles, comme on l'aſſure, ſans avoir été extirpés, chaſſés ou faits eſclaves ; ou du moins ſans perdre toute l'apparence d'un Européen par des mêlanges ſucceſſifs avec les filles de leurs voiſins. Il n'y a pas un coin de terre dans ce continent, où ces peuples errans ne rodent preſque chaque année ; car même le déſert aride que baigne l'Océan Atlantique, eſt traverſé annuellement par eux, ou pour y enſevelir les os deſſéchés de leurs morts, ou pour y faire leur proviſion de ſel. Leurs caciques, tous ceux qui étoient réputés inſtruits & vrais, m'ont ſouvent proteſté qu'il n'y avoit aucun peuple blanc dans toutes ces contrées, excepté ceux qui ſont connus en Europe, comme dans le Chili, à Buenos-Aires, à Chiloe, à Mendoza.

CHAPITRE XXVII.

De la religion de ces peuples.

LES Indiens dont nous avons parlé, croyent à deux êtres ſupérieurs, l'un bon, l'autre mauvais. L'Etre bienfaiſant eſt appellé par les Moluches, *Toquichen*, ou gouverneur du peuple; par les Taluhets & les Diuihets, *Soychu*, mot qui dans leur langue ſignifie, celui qui préſide dans le pays des liqueurs fortes; par les Tehuelhets, *Guayava-cunny*, ou le ſeigneur de la mort.

Ils ont multiplié ces divinités, qu'ils croyent préſider ſur autant de familles Indiennes qu'ils ſuppoſent avoir été créées par elles. Les unes s'appellent la tribu du tigre, les autres du lion, du guanacoes,

de l'autruche, ou autres animaux. Ils imaginent que ces divinités ont chacune leurs habitations séparées, dans de vastes cavernes, sous des lacs, sous des collines, & que lorsqu'un Indien meurt, son ame va rejoindre la déité qui préside à sa famille particuliere, pour y jouir de sa suprême félicité d'être éternellement ivre.

Ils croyent que leurs divinités bienfaisantes ont fait le monde; qu'ils créérent les Indiens dans leurs caves, qu'ils leur donnerent la lance, l'arc, les flêches, les boules de pierre pour combattre & chasser. Ils pensent que les dieux des Espagnols en agirent de même avec eux, & qu'au lieu d'arcs, ils leur donnerent les fusils & l'épée. Ils supposent que lorsque les quadrupèdes, les oiseaux, les insectes furent créés, les plus agiles, sortirent d'abord des caves qui servirent d'atteliers au grands

fabricateur ; mais que les taureaux & les vaches furent les derniers, & qu'ils effrayerent ſi fort les hommes avec leurs cornes, qu'ils boucherent l'entrée des caves avec de grandes pierres. C'eſt la raiſon qu'ils donnent de ce qu'ils n'avoient pas de bétail noir avant que les Eſpagnols leur en euſſent apporté, ce peuple ayant laiſſé prudemment les caves ouvertes.

Ils penſent que quelques-uns d'eux retournent à ces caves divines après leur mort : ils diſent que les étoiles ſont de vieux Indiens ; que la voie lactée eſt le champ où ces vieillards chaſſent aux autruches ; & que ces deux amas d'étoiles qui reſſemblent à deux petits nuages qu'on voit au midi, ſont les amas de plumes des autruches qu'ils ont tués. Ils penſent auſſi que la création n'eſt point encore épuiſée, & que chaque jour il paroît dans le

monde des êtres qui n'exiſtoient pas auparavant.

Leurs devins prétendent voir dans le ſein de la terre, en ſecouant leurs calebaſſes remplies de coquilles de noix, des hommes, des troupeaux, d'autres animaux, des proviſions de rum, d'eau de vie, & tout ce qui leur convient d'y voir; mais pluſieurs de ceux qui les écoutent ne les en croyent pas. Un cacique Tehuel, dont le nom étoit *Chehuentuya*, vint vers moi un matin, & me fit le récit d'une nouvelle découverte faite par un de leurs magiciens: il aſſuroit voir une contrée ſouterraine ſous le lieu même qu'il habitoit, & voyant que je ne pouvois m'empêcher d'en rire, & d'admirer leur ſimplicité qui s'en laiſſoit impoſer par des hiſtoires auſſi ridicules, il me répondit avec dédain *Epueungeing'n*. Ce ſont des contes de vieilles femmes.

L'être malfaiſant eſt appellé par les Moluches *Huecuvoe* ou *Huecuvu*, celui qui rode au dehors ; par les Tehuelhets & les Chechehets *Atskannakanatz*, & par les autres Puelches *Valichu*.

Ils reconnoiſſent auſſi un grand nombre de cette ſorte d'eſprits, errans dans tout le monde, & ils leur attribuent tout le mal qui leur arrive, ou à leurs beſtiaux ; ils croyent même que ces êtres malfaiſans cauſent la foibleſſe & la fatigue qu'ils éprouvent après de longs voyages, ou de pénibles travaux. Chacun de leurs devins eſt ſuppoſé avoir ſans ceſſe deux de ces démons à ſa ſuite, qui leur dévoile les événemens futurs, leur découvre ce qui ſe paſſe au moment même à une grande diſtance, & leur fait guérir des malades, en combattant, mettant en fuite, ou calmant les autres eſprits qui les tourmentent. Ils penſent

auſſi que ces devins, après leur mort, ſont reçus parmi ces êtres inviſibles.

Leur culte eſt entiérement dirigé vers l'être vivant, excepté qu'ils font quelques cérémonies particulieres, pour témoigner leur reſpect envers les morts. Pour exercer leur culte, ils ſe raſſemblent dans la tente de leur devin, qui d'abord eſt caché aux yeux de tous dans un coin de ſa demeure. Là eſt un petit tambour, une ou deux calebaſſes rondes, pleines de noix, & quelques ſacs quarrés de cuir peints dans lequel il tient ſes brinborions magiques. Il commence la cérémonie en faiſant un bruit étrange avec ſon tambour & ſa calebaſſe, il feint enſuite de prendre un accès frénétique & de combattre avec le diable qu'on ſuppoſe l'avoir ſaiſi ; ſes yeux ſont fixés vers le ciel, tous les traits de ſon viſage ſe défigurent, ſa bouche eſt écumante, ſes

jointures ſe tordent ; enfin après beaucoup de contorſions violentes, il demeure tranquille & ſans mouvement, ſemblable à un homme ſaiſi d'une attaque d'épilepſie. Il revient enſuite à lui-même, il paroît avoir vaincu le démon & fait entendre dans ſon tabernacle une voix plaintive, foible, mais aiguë ; c'eſt cet eſprit malfaiſant, dit-on, qui reconnoît ſa défaite. Alors, ſur une eſpece de trépied, le devin répond à toutes les queſtions qu'on veut lui faire. Que ſes réponſes ſoient vraies ou fauſſes, c'eſt ce qui lui importe peu : ſi elles ſont fauſſes, c'eſt le diable qui l'a trompé, & dans tous les cas il eſt payé, & bien payé.

La profeſſion de devin eſt cependant hazardeuſe, malgré les reſpects qu'on paroît lui rendre : car ſouvent il arrive que quelques-uns de ces devins ſont tués lorſqu'un cacique meurt, ſur-tout s'ils ont eu quelque

que querelle avec lui peu de jours auparavant ; parce que les Indiens attribuent alors sa mort au magicien ou à ses démons. Dans les cas de maladies épidémiques, lorsqu'un grand nombre d'hommes périssent victimes du mal, on s'en prend encore à eux. La petite vérole ayant presque détruit les Chechehets, le cacique Cangapol ordonna que tous les devins fussent tués, pour essayer si ce moyen ne feroit point cesser la maladie.

Ces devins sont des deux sexes : ceux qui sont hommes doivent abandonner l'habit des hommes pour se revêtir de celui des femmes; il ne leur est pas permis de se marier, quoiqu'il le soit aux femmes devinereſſes. Ordinairement on les choisit dès leur enfance pour remplir cet office, & la préférence est toujours donnée à ceux qui dans leur premier âge, ont manifesté quel-

que goût & des dispositions efféminées. Dès-lors ils sont habillés en filles, & présentés aux autres avec le tambour & l'attirail de la profession à laquelle ils sont destinés.

Ceux qui sont sujets à des accès de convulsions, ou à des maladies de ce genre, sont d'abord élus pour exercer la fonction de devins, comme étant déja par le démon qui doit les inspirer ; les contorsions qu'éprouvent ceux qui sont attaqués de paroxysmes épileptiques, leur font croire que cet esprit en a pris possession.

CHAPITRE XXVIII.

Cérémonies funéraires.

Les funerailles de leurs morts, les reſpects ſuperſtitieux qu'ils témoignent à leur mémoire, ſont accompagnés de grandes cérémonies. Lorſque l'un d'entr'eux a expiré, une des femmes les plus diſtinguées de la tribu, eſt choiſie par ſes voiſins raſſemblés pour faire le ſquelette de ſon cadavre. Elle le fait en coupant, en ſortant les entrailles & les réduiſant en cendres, en ſéparant la chair des os avec autant de dextérité qu'il lui eſt poſſible ; ils les enſeveliſſent dans le lieu même, juſqu'à ce que le peu de chair qui reſte attaché à ces os ſe ſoit entiérement conſumé, ou juſqu'à ce qu'ils s'éloignent de ces con-

trées, c'eſt-à-dire dans un an, & quelquefois dans deux mois; alors ils les emportent pour les enſevelir dans le cimetiere de leurs ancêtres.

Cette coutume eſt ſévérement obſervée par les Moluches, les Taluhets & les Diuihets; mais les Chechehets & les Tehuelhets ou les Patagons, placent les os ſur des roſeaux ou de jeunes tiges entrelaſſées enſemble, pour les y faire ſécher & blanchir à la pluie & au ſoleil.

Pendant que la cérémonie de faire des ſquelettes s'exécute, les Indiens couverts de longs manteaux de cuir, le viſage barbouillé de ſuie, ſe promenent lentement autour de la tente, portant de longues perches ou des lances dans leurs mains, chantant d'un ton de voix triſte & ſombre, & frappant la terre pour effrayer Valiche ou l'être malfaiſant. Quelques-uns vont viſiter

& consoler la veuve ou les veuves, & les autres parens du mort; mais ils ne le font que pour recevoir un présent; car l'intérêt est en cela leur seul motif. Durant cette visite de condoléance, ils crient, hurlent & chantent de la maniere la plus effrayante, font des efforts pour verser des larmes, se piquent les bras & les cuisses avec des épines aiguës, & en font sortir du sang. Cette ostentation de douleur est payée avec des bracelets de verre, des ornemens de laiton, ou autres colifichets qu'ils estiment beaucoup. On tue les chevaux du mort, afin qu'ils puissent monter sur eux dans l'alhue-mapu, ou le pays de la mort; ils n'en réservent que quelques-uns pour servir à la pompe funéraire, & transporter les os dans la sépulture consacrée à la nation.

La veuve ou les veuves du mort sont

obligées de mener deuil pendant une année entiere. Ce deuil consiste à se tenir renfermées dans leurs tentes, sans communiquer avec personne, sans sortir jamais que pour satisfaire aux plus pressantes nécessités; à ne point laver leur visage ni leurs mains, qui doivent être noircies de suie; à ne porter que des vêtemens d'une lugubre apparence; à s'abstenir de la chair de vaches & de chevaux, de celle des autruches & des guanacoes. Durant l'année de leur deuil, il leur est défendu de se marier; & si dans cet intervalle, on découvroit qu'une veuve a eu quelque liaison avec un homme, les parens du mort peuvent tuer l'un & l'autre, à moins qu'il ne paroisse que la femme n'a pas été libre d'éloigner le coupable, & qu'elle a été forcée de le devenir. Mais je n'ai point vu que les hommes fussent obligés à aucune

eſpece de deuil pour la mort de leurs femmes.

Lorſqu'ils veulent tranſporter les os d'un mort, ils les empaquettent enſemble dans une peau & les placent ſur un des chevaux favoris du défunt, qu'ils ont conſervé dans ce but, & qu'ils ornent à leur maniere, le plus richement qu'ils le peuvent avec des manteaux, des plumes, &c. Ils le ſuivent & voyagent ainſi, ſouvent à la diſtance de trois cents lieues juſqu'à leur cimetiere national, où ils s'acquittent de la derniere cérémonie.

Les Moluches, les Taluhets & Diuihets enſeveliſſent les os de leurs morts dans de larges puits quarrés, profonds d'environ 5 pieds. Ces os ſont mis enſemble, liés dans la place qu'ils occupoient lorſque l'homme étoit vivant, ils revêtent ce ſquelette du meilleur habillement qu'il eut, l'ornent de

bracelets & de plumes,& chaque année on le lave ou le change. Ils ſont mis en rang tous aſſis, ayant à leur côté l'épée, la lance, l'arc & la flêche, & tout ce que le mort a poſſédé. Ces puits ſont couverts de ſolives, ou d'arbres, de roſeaux & de branches entrelaſſées, ſur leſquels on met de la terre. On choiſit une vieille matrone dans chaque tribu, pour prendre ſoin des tombeaux, & ſon office la rend l'objet de la vénération publique. Son emploi eſt d'ouvrir chaque année ces funèbres habitations, de laver & changer les habits, les ornements des ſquelettes. Chaque année, elle jette ſur ces tombeaux quelques gobelets de leur chica, de la premiere qu'ils font, & on en boit encore à la ſanté des morts. Ces cimetieres ſont en général peu éloignés des habitations ordinaires. Ils placent autour les reſtes de leurs chevaux morts,

élevés sur leurs pieds, & supportés par des pieux.

Les Tehuelhets, ou Patagons méridionaux different en quelques points des autres Indiens. Après avoir séché les os de leurs morts, ils les transportent à une grande distance de leurs habitations, dans les déserts voisins des côtes de la mer; ils placent les os comme nous l'avons décrit, les ornent de la même maniere; ils les déposent ensuite non dans un puits ou une fosse, mais sur le sol même, sous une hutte ou une tente élevée dans ce but, & entourée des squelettes de leurs chevaux morts.

Dans une expédition que firent les Espagnols en 1746, accompagnés d'un missionnaire, ils traverserent l'intérieur du pays à trente lieues au couchant du port Saint Julian, & ils trouverent un de ces sépulchres

Indiens, où il y avoit trois ſquelettes, & qui étoit environné de chevaux morts.

CHAPITRE XXIX.

Gouvernement des Indiens.

Il n'eſt pas facile de tracer un plan régulier d'un gouvernement ou d'une conſtitution civile, parmi les Indiens. La ſeule régle fixe, ne ſemble conſiſter que dans la ſoumiſſion envers leurs caciques, & cette ſoumiſſion eſt foible. L'office de cacique n'eſt pas électif, il eſt héréditaire ; tous leurs fils ont droit à cette dignité ; mais c'eſt à eux de trouver des ſujets qui les ſuivent ; cette qualité les fait jouir d'avantages ſi minces, que ſouvent ceux qui la poſſédent, la reſignent.

Un cacique a le pouvoir de protéger tous ceux qui s'attachent à lui; d'arranger, de calmer les différens qui s'élevent, de livrer les coupables pour être punis de mort ſans répondre de ſes jugements & de ſes actions; car dans ces cas, ſa volonté eſt la loi. Sa juſtice n'eſt pas déſintéreſſée; il protége, il ſauve ſes vaſſaux, ſes amis, ſes parens lorſqu'ils le payent bien.

Quand il l'ordonne, les Indiens campent, marchent, voyagent d'un lieu à un autre; pour s'y fixer, pour y chaſſer, ou pour faire la guerre. Il les appelle fréquemment dans ſa tente, les harangue ſur ce qu'ils font ou doivent faire, ſur les circonſtances preſſantes, les injures qu'ils ont reçues, les meſures qu'ils doivent prendre. Dans ces harangues, il exhalte toujours ſes proueſſes & ſon mérite perſonnel. Lorſqu'il eſt éloquent, il eſt eſtimé, reſpecté; &

lorſqu'il n'a pas ce talent, il a ordinairement un orateur qui fait ce qu'il auroit dû faire. Quand il s'agit de choſes importantes, & ſur-tout de la guerre, il appelle dans ſon conſeil ſes principaux ſujets & les devins, & il cherche avec eux quelles ſont les meſures qu'on doit prendre, ou pour ſe défendre ou pour attaquer.

Dans une guerre générale, lorſque pluſieurs peuples ſe réuniſſent contre un ennemi commun, ils choiſiſſent un Apo, ou commandant en chef, parmi les plus âgés & les plus illuſtres des caciques. Mais cet honneur, quoiqu'électif, a par le fait été héréditaire pendant pluſieurs années chez les Indiens méridionaux, & dans la famille de Cangapol, qui réunit ſous ſes ordres les Tehuelhets, les Chechehets, les Huilliches, les Pehuenches & les Diuiches. Ordinairement il campe à trente ou qua-

rante lieues de leurs ennemis, afin qu'ils n'en puiſſent être découverts; ils envoyent des coureurs pour examiner les places qu'ils ſe propoſent d'attaquer. Ceux-ci marchent en ſilence, ſe cachent durant le jour, ſortent la nuit de leurs obſcures retraites, & marquent avec la plus grande exactitude, chaque maiſon, chaque ferme des villages écartés qu'on veut ſurprendre, leur diſpoſition, le nombre de leurs habitans, les moyens qu'ils ont pour ſe défendre. Lorſqu'ils ſont bien inſtruits de ces objets, ils viennent communiquer le tout à l'armée, qui attend l'inſtant où la lune doit être pleine, afin d'en être éclairé pendant toute la nuit & qu'elle facilite l'attaque du matin. Lorſqu'ils approchent du lieu de l'attaque, ils ſe ſéparent en petits corps, dont chacun ſe charge de ſe rendre maître d'une maiſon ou d'une ferme.

C'eſt quelques heures après minuit qu'ils attaquent ; ils tuent tous les hommes qui réſiſtent, & emmenent les femmes & les enfans. Les femmes ſuivent leurs maris dans les camps armées de maſſues, de cailloux & quelquefois d'épées ; elles dévaſtent les maiſons, s'emparent de tout ce qu'elles trouvent à leur uſage ; habits, uſtenciles, meubles, tous ſe chargent de leur proie & ſe retirent auſſi loin qu'ils le peuvent, ne s'arrêtant ni le jour ni la nuit, juſqu'à ce qu'ils ſoient à une grande diſtance & hors de danger d'être ſurpris par leurs ennemis, qui ſont quelquefois à une centaine de lieues du village qu'on a pillé. Alors ils s'arrêtent & partagent le butin, ce qui ne ſe fait preſque jamais ſans cauſer des mécontentemens & des querelles, qui ſouvent ſe terminent par des combats ſanglans.

En d'autres tems ils ſe bornent à des courſes rapides avec des camps volants de cinquante ou cent hommes. Alors ils n'attaquent pas des villages entiers, mais ſeulement des fermes, des métairies écartées, qu'ils pillent promptement & ſe retirent à la hâte.

Les caciques n'ont pas le pouvoir d'impoſer des taxes, ni d'exiger aucune impoſition de leurs vaſſaux; ils ne peuvent les obliger de les ſervir pour quels travaux que ce puiſſe être ſans les payer. Au contraire, ils doivent les traiter avec la plus grande humanité, la plus grande douceur, & les aider dans leurs beſoins, ou ils chercheroient la protection de quelque autre cacique. C'eſt pour cette raiſon que les Elmens ou ceux qui ſont nés caciques, refuſent ſouvent d'avoir des vaſſaux, parce qu'ils leur coutent fort cher, & leur ſont

de peu d'utilité. Selon les loix de ces nations, aucun Indien, aucune tribu, ne peut vivre ſans la protection de quelques caciques ; & ſi quelqu'un entreprenoit de le faire, il ſeroit mis à mort ou fait eſclave dès qu'il ſeroit découvert.

Dans les cas d'injures, l'autorité du cacique eſt rarement reſpectée, & la partie offenſée, tâche preſque toujours de ſe faire juſtice à elle-même. Ils ne connoiſſent d'autres ſatisfactions, d'autres châtiments que les amendes, que le rachat de l'injure ou du dommage dont ils font l'eſtimation : ſi l'on s'y refuſe, on peut craindre d'être puni de mort. Cependant lorſque l'injure eſt légère, ou que l'offenſeur eſt pauvre, l'offenſé ſe borne ordinairement à le frapper avec le caillou rond qui leur ſert d'arme, ſur le dos & ſur les côtes. Lorſque l'offenſeur eſt trop puiſſant, on l'abandonne, &

le laiſſe ſeul, à moins que le cacique n'intervienne & ne l'oblige à faire ſatisfaction.

Les guerres dans leſquelles l'une des nations s'engage avec une autre, ou avec les Eſpagnols, naiſſent ſouvent d'une injure reçue qu'ils ſont ardens à venger; plus ſouvent elle naît du défaut de proviſions, & du deſir du pillage.

Quoique ces peuples ſoient entr'eux dans un état de diſcorde perpétuelle, ils ſe réuniſſent ſouvent contre les Eſpagnols; c'eſt alors qu'ils éliſent un apo ou capitaine général pour les commander tous. En d'autres circonſtances, chaque nation fait la guerre pour elle-même. Dans celle qu'elles firent aux Eſpagnols de Buenos-Aires, les Moluches s'y joignirent comme auxiliaires, & les chefs furent choiſis parmi les Puelches, parce qu'ils connoiſſoient mieux le pays. Pour la même raiſon, dans les

guerres contre les Eſpagnols du Chili, les chefs furent élus parmi les caciques des Moluches.

CHAPITRE XXX.

De leurs armes.

LEURS armes défenſives conſiſtent en une eſpece de caſque, qui a la forme d'un chapeau à larges bords, fait d'une peau de bœuf doublée, & d'une cotte de maille, qui eſt une tunique large, faite & miſe comme une chemiſe, ayant des manches étroites & courtes, compoſée de quatre doubles de peau d'anta. Elle eſt fort peſante, mais aſſez forte pour réſiſter aux flêches & aux lances ; quelques-uns diſent qu'une balle de fuſil ne pourroit la percer. Elle couvre le cou & preſque le nez & les yeux,

Quand ils combattent à pied, ils ſe ſervent encore d'un large bouclier quarré & peſant de cuir de bœuf.

Leurs armes offenſives ſont des arcs aſſez courts, & des flêches dont la pointe eſt faite d'os. Les Tehuelhets & les Huilliches les empoiſonnent quelquefois avec un venin qui agit lentement ; ceux qui en ſont bleſſés languiſſent pendant 2 ou 3 mois, & n'expirent que lorſqu'ils ſont devenus des eſpeces de ſquelettes recouverts d'une peau livide. Ils ſe ſervent encore d'une lance longue de douze à quinze pieds, faite d'un roſeau ſolide qui croît dans le voiſinage des Cordelieres, qui a des nœuds à la diſtance de quatre à cinq pouces de diſtance, & eſt armée d'une pointe de fer. Pluſieurs ont des épées qu'ils achetent des Eſpagnols ; mais la plus grande partie d'entr'eux n'en ont point.

Une autre ſorte d'armes particuliere à

ces peuples, ſont des pierres d'environ quatre à cinq pouces de diamêtre, & qu'ils arrondiſſent eux-mêmes: ordinairement ce ſont des cailloux, mais j'en ai vu quelques-unes qui venoient de l'intérieur du pays, qui étoient faites d'une ſorte de minerai, reſſemblant à un cuivre très-beau & brillant: d'autres ſont faits avec une eſpece de pierre de fer.

Ces boules ſont de deux ou trois ſortes: la plus commune à la guerre eſt une boule ſimple & unie, peſant environ une livre, à laquelle ils attachent une petite corde de cuir ou de nerf. Avec cette arme, ils frappent leurs ennemis à la tête & lui font ſauter la cervelle; quelquefois ils la lancent contr'eux, la pierre & la corde à la fois.

Il en eſt une autre ſorte qui ſert également à la guerre & à la chaſſe. Elle con-

ſiſte en deux boules ou petites ſphères, ſemblables aux précédentes, mais couvertes de cuir, & attachées l'une à l'autre par une laniere de cuir longue d'environ neuf à douze pieds. Ils en prennent une dans leur main, & faiſant tourner rapidement l'autre autour de leur tête, ils la lancent, & embarraſſent & lient l'homme ou la bête qu'ils ont voulu atteindre. Ils la jettent avec une telle dextérité qu'ils attachent l'homme à ſon cheval; & lorſqu'ils ſont à la chaſſe, ils la lancent de maniere que la corde s'entortille deux fois autour du cou de l'animal, & que les boules viennent pendre entre ſes cuiſſes; ce qui leur donne la facilité de l'abattre & de s'en ſaiſir.

Quelquefois, mais ſur-tout à la chaſſe, ils ſe ſervent de deux boules plus petites & moins peſantes, attachées l'une & l'autre

par une corde d'environ trois pieds, & qu'ils lient enſuite toutes deux à une boule plus groſſe. Lorſqu'ils chaſſent des autruches, des daims, ou des guanacoes, ils ſe ſervent de boules plus petites que celles dont nous venons de parler : elles ſont faites avec du marbre, bien polies, & attachées à une corde faite de nerfs d'animaux.

CHAPITRE XXXI.

De leurs mariages, de leurs enfans.

LEURS mariages ſont une eſpece de commerce : le mari achete ſa femme de ſes parens & ſouvent à un haut prix : il donne des bracelets, des joyaux, des habillements, des chevaux, ou d'autres choſes qu'ils eſtiment. Souvent ils conviennent

avec des filles lorſqu'elles ſont trop jeunes encore pour ſe marier, & payent d'avance une partie du prix. Chacun peut en avoir autant qu'il en peut acheter & nourrir. Les veuves, les orphelines peuvent diſpoſer d'elles-mêmes, & accepter pour époux ceux qui leur plaiſent. Celles qui dépendent d'un pere, ſont ſoumiſes à ſes vues d'intérêt, même contre leurs inclinations : en vain elles voudroient réſiſter, il peut les forcer à obéir. Rarement un Indien a plus d'une femme ; il en eſt cependant qui en ont deux ou trois ; tels ſont les elmens, les yas, ou les calciques. Car les femmes n'y ſont pas en trop grand nombre, & la plupart ſont à ſi haut prix, que pluſieurs préferent de vivre ſans en avoir aucune.

Il y a peu ou point de cérémonies dans leurs mariages. Lorſqu'ils ſont convenus du prix, les parens conduiſent l'épouſe à

ſon époux & la lui livrent ; ou il va la prendre & recevoir des mains de ſes parens, comme étant ſon bien, ſa propriété ; quelquefois elle va d'elle-même à ſon époux, certaine d'être bien reçue. Le matin qui ſuccède au jour du mariage, elle eſt viſitée par ſes parens tandis qu'elle eſt couchée encore, & quand ils la trouvent au lit avec ſon époux, le mariage eſt terminé. Mais comme pluſieurs de ces unions ne ſont point volontaires pour la femme, elles ſont aſſez fréquemment inutiles : l'opiniâtre réſiſtance de la femme laſſe la patience du mari qui la renvoye chez elle, ou la vend à l'homme qu'elle préfere. Rarement ils les frapent ou les maltraitent. Quelquefois elles s'échapent de l'habitation de leurs époux pour ſuivre leur amant, qui, s'il a du pouvoir, ou eſt d'un rang ſupérieur à celui qu'elle abandonne, l'o-

blige à ſupporter patiemment cet affront ; & à conſentir à la perte de ſa femme, à moins qu'un ami plus puiſſant encore ne lui faſſe rendre juſtice, & ne force l'amant à la reſtitution ou à une compoſition ; ce qui ne rencontre pas ordinairement beaucoup de difficulté.

Les femmes qui ont une fois accepté leur mari, ſont en général pour eux des compagnes fidéles & laborieuſes. Leur vie n'eſt qu'une ſcene continuelle de travaux variés : elles nourriſſent, elles portent leurs enfans, elles ſont ſoumiſes à toutes ſortes d'occupations, mêmes les plus ſerviles : elles font tout, excepté qu'elles ne chaſſent ni ne combattent : encore ne ſont-elles pas toujours diſpenſées de ce dernier ſervice. Le ſoin du ménage eſt tout à leur charge, elles le pourvoient de bois & d'eau, préparent les alimens, dreſſent

les tentes, les raccommodent, les nettoient, préparent & couſent les peaux, & des moins bonnes, elles font leurs habillemens; elles filent & font leur ponchas ou macuns. Lorſqu'on eſt en voyage, les femmes empaquettent chaque choſe, même les perches des tentes, qu'elles élevent, qu'elles abattent elles-mêmes, auſſi ſouvent que les circonſtances l'exigent; elles chargent, déchargent les chevaux, & portent la lance devant leurs maris. La maladie, la groſſeſſe ne les diſpenſent point de ces ſoins, ne leur allégent point le poids des devoirs qu'elles ont à remplir: leurs maris ne pourroient les en diſpenſer, en aucun tems, ſans s'expoſer lui-même à la plus grande ignominie. Les femmes riches ou reſpectées, celles qui ſont de la famille des chefs, peuvent avoir des eſclaves qui aident leurs maîtreſſes

dans l'ouvrage le plus pénible ; mais si elles ne peuvent avoir d'esclaves, elles doivent se soumettre aux mêmes travaux que les autres.

Le devoir du mari est de fournir les provisions, comme de la chair de cheval, d'autruche, de guanacoes, de lievre, de sanglier, d'armadillos, d'antas, ou autres provisions du pays. Il doit fournir encore à la femme, des peaux pour couvrir les tentes & pour leurs vêtemens, quoique souvent ils achetent des étoffes des Européens, des Espagnols ; ils leur donnent aussi des pendans d'oreilles, de larges colliers de verre bleu qu'elles aiment beaucoup, & d'autres ornemens. Je leur ai vu donner un de leurs ponchas ou manteaux de peaux de petits renards, aussi belles, aussi précieuses que celles de l'hermine, pour quatre de ces morceaux de verre ;

c'étoit comme s'ils euſſent échangé ſix à ſept dollars pour quatre ſous.

Les Moluches entretiennent quelques troupeaux de brebis pour en avoir la laine, & ſement une petite quantité de grains; mais les Puelches ne vivent abſolument que de leur chaſſe, & nourriſſent pour cet objet un grand nombre de chiens qu'ils appellent *tehua*.

Quoique leurs mariages ne ſubſiſtent qu'autant qu'ils le veulent, cependant lorſque les parties ſe ſont une fois unies & ont des enfans, rarement elles ſe ſéparent, même dans l'extrême vieilleſſe. Le mari défend ſa femme, & la protége en public, même lorſqu'elle a tort, & cette partialité de ſentiment occaſionne de fréquentes querelles & des combats; mais en ſecret, il la reprimande pour l'avoir engagé dans des diſputes. Il ne la frappe jamais ou bien

rarement, & s'il la ſurprend dans un commerce criminel, tout le blâme retombe ſur le galant qu'il châtie avec ſévérité, à moins qu'on ne l'appaiſe avec des préſens. En général, ils ont ſi peu de décence ou de délicateſſe ſur ce point, que ſouvent lorſque les devins l'ordonnent, ils envoyent leurs femmes dans les forêts pour qu'elles ſe proſtituent au premier paſſager qu'elles rencontrent. Cependant, il y a des femmes aſſez modeſtes pour n'être point ſi obéiſſantes, & qui ſe refuſent aux déſirs du mari & aux ordres du devin.

Ils élevent leurs enfans avec la plus grande indulgence pour leurs caprices. Les Tehuelhets ou Patagons méridionaux portent cette foibleſſe à l'extrême, & les vieillards tranſportent leurs habitations, ſans autre raiſon que la volonté capricieuſe de leurs enfans. On peut juger de l'excès de

leur folle tendreſſe par les faits ſuivans. Si un Indien, un cacique même, a réſolu de changer le lieu de ſa demeure, & de tranſporter ailleurs ſa famille, & que ce projet déplaiſe à l'un de ſes vaſſaux ou de ſes voiſins, il eſt ordinaire de prendre un de ſes enfans, de dire que telle eſt ſa paſſion pour cet enfant, qu'on ne peut s'en ſéparer, & ce motif ſuffit pour engager le pere à oublier ſon projet & à demeurer: alors on lui rend ſon enfant, & au lieu de marquer du reſſentiment, il témoigne la plus vive reconnoiſſance de la tendreſſe qu'on a pour l'objet de ſon amour.

La femme d'un cacique Tehuel, dont le mari avoit été tué en trahiſon par les Eſpagnols dans un tems de paix, s'étoit réſolue de quitter la ville & les miſſionnaires; on la ſupplia en vain de renoncer à ſon deſſein. Elle avoit un fils âgé de ſix ans qui étoit

très-attaché aux miſſionnaires, parce qu'ils lui faioient ſouvent de petits préſens de pain, de figues, de raiſins ou autres friandiſes, & qui, lorſqu'il apprit que ſa mere vouloit s'éloigner, ne voulut point qu'on le préparât pour ce voyage & déſira qu'on le conduiſit chez les peres. La mere voyant la déſolation de ſon fils, conſentit à demeurer, oublia ſon reſſentiment, & devint chrétienne.

CHAPITRE XXXII.

De leurs habillemens.

LEURS habillemens ſont ſinguliers. Les hommes ne portent point de bonnets ſur leurs têtes; mais leur chevelure eſt attachée ſur le derriere, & éléve des pointes en haut; ils la lient pluſieurs fois au-deſ-

ſus de la tête avec une large ceinture d'étoffe de laine teinte, ouvragée avec ſoin. Dans leurs tentes, ils portent un manteau fait de peaux couſues enſemble : ceux qui ſont faits de peaux de jeunes poulins & de jumens ſont les moins eſtimés ; ceux qui le ſont d'un petit animal puant, aſſez reſſemblant à notre putois, & qu'ils appellent *yaguane*, ſont ſupérieurs à ces derniers ; cet animal eſt d'une couleur de ſable obſcur, il a deux raies blanches ſur chacun de ſes flancs, ſon poil eſt très-doux & fin.

La fourrure du coipu, ou loutre, eſt auſſi eſtimée que celle de l'yaguane ou maikel. La tête, la gueule, les dents de cet animal reſſemblent beaucoup à celles du lapin, ſa fourrure eſt belle, auſſi belle que celle du bievre, & le poil en eſt long. Il creuſe ſon terrier ſur les bords des rivieres, &

le

le fait quelquefois de deux étages ; il se nourrit de poisson ; il a une queue longue, ronde & conique, semblable à celle du rat ; sa chair est très-bonne à manger.

Les manteaux de guanacoes sont encore plus estimés qne ceux dont nous venons de parler, parce leur laine est chaude, d'une grande beauté, & de beaucoup de durée. Mais ceux qu'on préfère à tous les autres, sont faits avec les peaux de petits renards ; elles sont très-douces, chaudes & belles, d'une couleur grise mêlangée de rouge, leur durée n'est pas égale à celle des guanacoes.

Excepté les Tehuelhets & les Chechehets, tous ces peuples font des manteaux de fil de laine qu'ils tissent & colorent de belles couleurs, & dont ils s'enveloppent tout le corps, des épaules jusqu'aux gras de jambe. Ils en ont un autre de la même espece

qui leur ſert de veſte, & de plus un petit tablier de cuir à trois angles qui leur ſert de culottes : ils lient deux des angles autour de leur veſte, paſſent l'autre entre leurs cuiſſes, & l'attachent par derriere. Ils font encore des manteaux d'une étoffe rouge qu'ils achetent des Eſpagnols : ils en achetent auſſi des chapeaux qu'ils ſont orgueilleux de porter ſur-tout à cheval. Ils ſe parent de grains de verre bleus dont ils font un ou deux rangs autour du cou & des poignets. Ils peignent auſſi leur viſage, quelquefois en rouge, quelquefois en noir ; ils ſe rendent extrêmement ſales & hideux, & s'en croient infiniment plus beaux.

Les femmes n'ont point d'ajuſtemens pour leur tête ; leur chevelure eſt partagée en deux grandes treſſes qui deſcendent l'une d'un côté, l'autre de l'autre ; elles ont des pendans d'oreilles faits d'une plaque de cui-

vre quarrée, large d'environ deux ou trois pouces, jointe à une piece de même métal bien forgée pour garantir leurs oreilles où elles ſe ſont façonné un large trou, qui les fait paroître comme coupées. Elles ont auſſi des tours de grains de verre bleus de ciel, autour de leur cou, des bras & de la cheville du pied.

Elles portent la même eſpece de manteau que les hommes; mais elles l'attachent autour du cou avec une épingle ou une brochette de cuivre, en enveloppent leur veſte, & le laiſſent tomber juſqu'à la cheville du pied. Elles ont encore un tablier court, qu'elles attachent au milieu de leur manteau par-deſſous; il les couvre par devant juſqu'aux genoux. Elles le tiſſent elles-mêmes avec du fil teint, & le rayent du haut en bas en différentes couleurs. Lorſqu'elles montent à cheval, elles met-

tent sur leur tête un chapeau de paille, de la forme d'un cône large & applati, tel qu'on peint celui des Chinois : elles portent des bottes comme les hommes, & faites de la même maniere.

CHAPITRE XXXIII.

Essai sur leur langage.

LES langues de ces Indiens different l'une de l'autre : Je ne connois que celle des Moluches, qui est la plus polie, & qu'on entend le plus généralement. Une longue absence de ces contrées m'en rend l'exposition difficile ; cependant j'essayerai d'en rendre un compte suffisant pour satisfaire les curieux.

Cette langue est plus riche & plus élégante qu'on n'a lieu de l'attendre d'un peuple si peu civilisé. Les noms n'y ont qu'u-

ne déclinaiſon, & ſont tous du genre commun. Le datif, l'accuſatif, l'ablatif, ſe terminent tous de même ; ils ont le nombre ſingulier & le pluriel ; le duel eſt exprimé par le mot *épu*, qui ſignifie deux, & qu'on ajoute au nom ; mais les pronoms ont tous trois nombres. Les adjectifs ſont placés avant les ſubſtantifs, & ne varient leurs terminaiſons dans aucun cas, dans aucun nombre, comme *cume* bon ; *cume huentu*, bon homme ; *cuone huentu eng'in*, les bons hommes. Voici comment les noms & les pronoms ſe déclinent.

Nomb. Singulier.	Pluriel.
N. *Huenti*, l'homme.	N. *Pu huentu* ou *Huentu eng'n.*
G. *Huentuni*, de l'homme.	G. *Pu huentu*, &c.
D. *Huentumo.*	
Ac. *Huentumo.*	
V. *Huentu.*	
Ab. *Huentumo* ou *Huentu engu.*	

Pronoms.

Inch, je, moi.
Eimi, toi.
Vei, il, lui.
T'va ou *T'vachi*, cet.
Velli, qui.
Inei, lequel.
Quiſu, lui ſeul ou lui-même.
Inche quiſu, moi-même.
Inchiu, nous deux.
Inchin, nous.

Leurs trois nombres ſont :
Eimi, toi : *Eimu*, vous deux : *Eim'n*, vous.

Pour les pronoms poſſeſſifs, on ſe ſert du génitif, ou du ſigne du génitif des pronoms, *ni*, *min*, *mi*, tien ; *m'ten*, ſeuls: quelquefois ce dernier eſt adjectif ou pronom, quelquefois adverbe.

Les verbes n'ont qu'une conjugaiſon & ne ſont jamais irréguliers, ni défectifs. Ils ſont formés de quelque autre partie du diſcours, à laquelle on donne la terminaiſon d'un verbe, ou en lui ajoutant le verbe

ſubſtantif *gen* ou *n'gen* qui répond au verbe latin, ſum, es, fui.

Exemples.

P'lle, près. *Cume*, bon.
P'llen ou *P'llengen*, je ſuis près. *Cumen*, *Cumengen*, } être bon.
P'lley ou *P'llengey*, il eſt près. *Cumelen*, }

Ata, mal ou mauvais.
Atan, *Atangen*, } être mauvais.
Atal'n ou *Atalcan*, corrompre ou faire mauvais.

Les verbes ont trois nombres, comme dans la langue grecque, le ſingulier, le duel, le pluriel, qu'ils forment en interpoſant certaines particules avant la derniere ſyllabe de l'indicatif, & avant la derniere du ſubjonctif.

Exemple.

Tems préſ. *Elun*, donner. Plus que parf. *Eluyubun.*
Imparfait. *Elubun.* Prem. Aoriſte, *Eluabun.*
Parfait. *Eluyeen.* Sec. Aoriſte, *Eluyeabun.*
Premier Futur, *Eluan.*
Second Futur, *Eluyean.*

Dans le mode ſubjonctif la particule *li* prend la place de la lettre *n*, comme ſuit.

Tems préſ. *Eluli.* Plus que parf. *Eluyubuli.*
Imparfait. *Eulubuli.* Prem. Aoriſte, *Eluabuli.*
Parfait. *Eluyeeli.* Sec. Aoriſte, *Eluyeabuli.*
Premier Futur, *Eluali.*
Second Futur, *Eluyeali.*

Les Huilliches ſe ſervent ſouvent d'*Eluven* ou *Eluvili*, au lieu d'Eluyeen dans le parfait de l'indicatif, & d'Eluyeeliy à la place du ſubjonctif.

J'ai remarqué que pour l'impératif, ils ſe ſervent du futur de l'indicatif, & quelque-

fois de la troiſieme perſonne comme *Elupe*, qu'il donne.

J'ai entendu dire à un Moluche, qui mangeoit un œuf d'autruche & n'avoit point de ſel : *chaſimota iloavinquin*, que je mange ceci avec du ſel. *Iloavin* eſt le premier futur avec la particule *vi* interpoſée pour exprimer *ceci : quin* n'eſt à ce que je crois, qu'une particule d'ornement comme *ta* dans *chaſimota*, car *chaſimo*, ſans addition eſt l'ablatif de *chaſi*, ſel.

Les tems ſont conjugués dans l'indicatif préſent, & dans tous leurs nombres par le moyen de ces terminaiſons.

Singulier, *n*, *imi*, *y*. Duel *iu*, *imu*, *ingu*.
Pluriel, *in*, *imn*, *ing'n*.

Indicatif.	Exemple.
Sing.	*Elun*, *Eluimi*, *Eluy*.
Duel,	*Eluin*, *Eluimu*, *Eluingu*.
Plur.	*Eluin*, *Eluim'n*, *Eluing'n*.

Et dans le ſubjonctif par les terminaiſons ſuivantes. Sing. *li*, *limi*, *liy*. Duel, *liu*, *limu*, *lingu*. Pluriel, *liin*, *lim'n*, *ling'n*.

Exemples.

Sing. *Eluli*, *Elulimi*, *Eluliy*. Duel, *Eluliu*, *Elulimu*, *Elulingu*. Plur. *Elulien*, *Elulim'n*, *Eluling'n*.

Tous les autres tems ſe conjuguent de même.

Le ſecond Aoriſte & le ſecond Futur, ne ſont en uſage que chez les Pichunches & non chez les Huilliches.

Le mode infinitif eſt formé de la premiere perſonne de l'indicatif, avec le génitif du pronom primitif placé devant; ou un pronom poſſeſſif, pour ſignifier la perſonne qui agit ou qui ſouffre, & peut être pris de quelqu'un des tems, comme *Ni Elun*, moi, donner : *Ni Elubun*, toi donner : *Ni Eluvin*, lui donner. Les autres pro-

noms poſſeſſifs ſont *mi*, *tien*, & *'n* ſien; mais ils ne s'employent qu'au ſingulier.

Il y a deux participes formés comme l'infinitif, pour être conjugués dans tous les tems : l'un eſt actif, l'autre paſſif. C'eſt *Elulu*, la perſonne qui donne pour l'actif, & pour le paſſif, c'eſt *Eluel*, la choſe donnée. De ceux-là ſont dérivés *Elubulu*, celui qui donna ; *Eluyelu*, celui qui a donné ; *Elualu*, celui qui donnera ; *Eluabulu*, celui qui donnoit ; *Elubuel*, la choſe qui étoit donnée ; *Eluyeel*, la choſe qui a été donnée ; *Elual*, la choſe qui ſera donnée ; &c.

De ceux-là, & des verbes actifs, on forme les paſſifs, en ajoutant le verbe ſubſtantif *gen* : dans ce cas & dans tous les tems, la variation ou déclinaiſon change le verbe ſubſtantif ; mais le verbe adjectif demeure invariable. Par exemple, *Elugen*, j'ai donné ; *Elugebun*, j'étois donné ; *Elu-*

geli, je puis être donné ; *Elugueyueeli*, je je puis avoir été donné ; *Elungeali*, j'aurois été donné, &c.

Un autre accident que ſouffrent les verbes de cette langue, eſt celui de la tranſition, par laquelle ils expriment la perſonne qui agit comme celle qui reçoit l'action, ce qui ſe fait par l'interpoſition ou l'addition de certaines particules déterminées. Ceci leur eſt commun avec la langue des Péruviens ; mais l'uſage en eſt là, plus difficile & plus multiplié. Je ne crois pas que la langue des Puelches, du Chaco & des Guaranis ait cette propriété ſinguliere. Je n'ai plus une idée bien nette de ces tranſitions ; je tâcherai de la rendre auſſi-bien que je le pourrai.

Ces tranſitions ſont au nombre de ſix. De *moi* à *toi* ou *vous* ; de *toi* ou *vous* à *moi* ; de *lui* à *moi* ; de *lui* à *vous* ; de *vous* ou *moi*

à *lui*, & le mutuel lorſqu'il eſt réciproque des deux parts.

La premiere tranſition eſt exprimée par *eymi*, *eymu* & *eim'n* dans l'indicatif ; elle l'eſt par *elmi*, *elmu* & *elm'n* dans le ſubjonctif ; & il en eſt ainſi dans tous les tems.

Indicatif.		Subjonctif.
Elun, je donne.		
Elueymi, je donne à vous.		*Eluelmi.*
Elueymu, je donne à vous deux.		*Eluelmu.*
Elueim'n, je ou nous donnons à vous.		*Eluelm'n.*

Ainſi de leurs dérivés pour les autres tems.

La ſeconde tranſition de *vous* à *moi* eſt exprimée par la particule *en*, comme *Eluen*, vous me donnez, qui au duel & au pluriel fait *Elueiu*, & *Eluein*.

La troiſieme, de *lui* à *moi*, s'exprime par *Elumon* pour le ſingulier, *Elumoiu* pour le

duel, *Elumoin* pour le pluriel dans l'indicatif, & dans le ſubjonctif par *Elumoli* au ſingulier, *Eulumoliyu* pour le duel, *Elumoliin* pour le pluriel.

La quatrieme, de *lui* à *toi*, ſe forme en ajoutant *eneu* à la premiere perſonne du ſingulier, comme *Elueneu*, il te donne; & *Eymumo*, *Eim'nmo* pour le duel & le pluriel. Dans le ſubjonctif on dit *Elmimo*, *Elmumo*, *Elm'nmo*.

La cinquieme, de *moi* à *lui*, eſt formée par l'interpoſition de la particule *vi*, comme *Eluvin*, je lui donne; *Eluvimi*, tu lui donne; *Eluvi*, il lui donne; *Eluviyu* ou *Eluvimu*, nous donnons, ou vous deux lui donnent; *Eluviu* ou *Eluvim'n*, nous donnons à lui ou donnons cela. Le ſubjonctif eſt *Eluvili*.

Il y a ici quelque choſe d'équivoque dans le tems parfait des Huilliches; mais ils aiment à s'en ſervir, quoiqu'ils en connoiſſent

l'impropriété. Et ce n'eſt pas là la ſeule ſource d'équivoques dans leur langue ; elles ſont principalement dans les prépoſitions, qui ſont telles qu'une ſeule ayant pluſieurs ſignifications, le ſens en devient fort confus.

La derniere tranſition eſt conjuguée avec tous les nombres, les modes & les temps, de la même maniere que les verbes ſimples, & ſe forme par l'interpoſition de la particule *huu*, ou comme on la prononce, *wu*; comme *Eluhuun* ou *Euwun*, je donne à moi-même ; *Ayawimi*, t'aimer toi-même ; *Ayuhui*, il aime lui-même ; *Ayuhuim'n*, vous aimez un autre ; &c.

Ils ont une autre maniere particuliere de compoſer des verbes, d'altérer leurs ſignifications, de rendre affirmatifs ceux qui ſont négatifs, neutres ceux qui ſont actifs, de ſignifier, d'exprimer comment & de quelle maniere la choſe eſt faite ; c'eſt par l'inter-

position de prépositions, d'adverbes, d'adjectifs, &c. Par exemple, *Cupan*, venir, & *Naucupan*, venir en bas; *Nag'n*, tomber, & *Nagcumen*, faire tomber; *Payllac'non*, mettre la bouche de quelqu'un en-haut, de *pailla*, bouche en-haut, & de *c'non*, mettre; *Aucan*, se révolter; *Aucatun*, se révolter de nouveau; *Aucatul'n*, faire révolter; *Lan*, mort ou mourir; *Langm'n*, tuer; *Langm'chen*, tuer les Indiens; *Ayun*, aimer; *Ayulan*, ne pas aimer; *Pen*, voir; *Pevin*, je le vois. *Vemge*, signifie, de cette maniere, & *la* est négatif. Ces mots en composent un *Pevemgelavin*, je ne l'ai pas vu de cette maniere.

Dans cette langue, les noms de nombre sont complets, & peuvent exprimer tous les nombres quelconques. *Quine*, un; *Epu*, deux; *Quila*, trois; *Meli*, quatre; *Kchue*, cinq; *Cayu*, six; *Selge*, sept: *Mari* ou *Mass*

comme

comme le prononcent les Huilliches, dix; *Pataca*, cent; *Huaranca*, mille.

Les intermédiaires se compoſent de ceux-là : *Maſſi-quine*, onze; *Maſſi-epu*, douze; *Maſſi-quila*, treize; *Epu-maſſi*, vingt; *Epu-maſſi-epu*, vingt-deux; *Epu-maſſi-quila*, vingt-trois; *Quila pataca*, trois cents; *Selge pataca*, ſept cents.

Les adverbes ſont,

Mu, non.
May, oui.
Chay ou *Chayula*, ce jour, préſentement.
Vule, demain.
Tvou, ici.
Vellu, là.
P'lle, près.
Allu mapu, loin d'ici.
Nau, ſous.
Huenu, au-deſſus.
Pule, de nouveau.
Allu-pule, diſtant.
Chumgechi, de quelle maniere.
Vemge, de cette maniere.
Mo ou *Mau*, dans, avec, par, à cauſe.
Huecu, ſans.
Cay ou *Chay*, ſeul, &c.

Pour ajouter à l'idée que je viens de donner de cette langue, j'ajouterai les exemples ſuivans qui ſont traduits pour les Indiens, & mêlés de quelques mots Eſpagnols pour ſuppléer à ce que leur langue ne pouvoit exprimer, ou dont elle auroit donné une idée fauſſe. Et ceci, joint au petit vocabulaire qui ſuivra, peut ſuffire pour donner une idée imparfaite de cette langue.

Priere pour le ſigne de la Croix.

Santa Cruz ni gnelmeu, inchin in pu caynemo
Par le ſigne de la Ste. Croix, de nos ennemis
montulmoin, Dios, inchin in Apo,
délivre-nous, ô Dieu, notre Seigneur,
Chao, Votch'm cay Spiritu Santo cay
le Pere, le Fils & le St. Eſprit, au nom
ni wimeu. Amen.
deſquels. Amen.

Commencement du Pater.

Inchin in Chao, huenumeuta m' leymi ;
Notre Pere dans les Cieux qui es,
ufchingepe mi wi ; eymi mi toquin ,
que béni ſoit ton nom, que ton regne
inchinmo cupape ; Eymi mi piel chum :
à nous puiſſe venir ; Ta volonté ſoit
gechi vemgey huenu-mapumo , vemgechi-
faite dans les Cieux, comme elle
cay vemengepe tue - mapumo ; &c.
puiſſe être faite ſur la terre, &c.

Commencement du Credo.

Mupiltun Dios , Chaomo vilpepilvoe , huenu
Je crois en Dieu, le Pere Tout-puiſſant, des
vemvoe , tue vemvoe cay ; inchin in
Cieux & de la terre le Créateur ; en notre
Apo Jeſu - Chriſtomo cay , veyni m'ten
Seigneur Jeſus - Chriſt, auſſi ſon ſeul
Votch'm , &c.
Fils, &c.

Commencement de la Doctrine Chrétienne.

Demande. *Chumten Dios m'ley ?*
Combien y a-t-il de Dieux ?

Réponſe. *Quine m'ten.*
Un ſeul.

Dem. *Cheu m'léy ta Dios ?*
Où eſt Dieu ?

Rép. *Huenu-mapumo, tue mapumo, vill*
Dans le Ciel, ſur la terre, &
mapumo ſume cay.
par-tout dans l'univers

Dem. *Iney cam Dios ?*
Qui eſt Dieu ?

Rép. *Dios Chao, Dios Votch'm, Dios Spiritu*
Dieu le Pere, Dieu le Fils, Dieu le
Santo, cay quila Perſona geyum,
St. Eſprit, & étant trois Perſonnes,
quiney Dios m'ten.
ſont un Dieu ſeul.

Dem. *Chumgechi , quila Perſona geyum ;*
Pourquoi , trois Perſonnes étant ,
quine m'en ta Dios ?
n'y a-t-il qu'un Dieu ?

Rép. *T'vachi quila Perſona quine gen-n'gen ,*
Ces trois Perſonnes ſont un ſeul Etre ,
veyula quine m'ten ta Dios.
car il eſt un ſeul Dieu.

VOCABULAIRE.

P'llu , l'ame , l'eſprit.
Lonco, la tête, la chevelure.
Az , le viſage.
N'ge , les yeux.
Wun ou *Huum* , la bouche.
Gehuun , la langue.
Yu , le nez.
Voſo, les dents, les os.
Anca , le corps.
Pue , le ventre.
Cuugh , la main.
Namon , le pied.
Pinque , le cœur.
P'nen , un garçon.
Nahue , une fille.
Peni , un frere.
Penihuen , propres freres.
Huenca, un Eſpagnol.
Seche , un bel Indien.
Huenuy , un ami.
Caynie , un ennemi.
Huincha , une tête treſſée.

Makun, un manteau.
Lancalku, grains de verre.
Cofque, pain.
Ipe, aliment.
In ou *Ipen*, manger.
Ilo, chair.
Ilon, manger chair.
Putun, boire.
Putumum, gobelet.
Chilca, écrit.
Chilcan, écrire.
Sengu, un mot, choſe.
Huayqui, une lance.
Huayquitun, lancer.
Chinu, épée, couteau.
Chingoſcun, bleſſer.
Chingoſquen, être bleſſé.
Conan, un ſoldat.
Conangean, être en guerre.
Amon, ſe promener.
Anun, s'aſſeoir.
Anupeum, une chaiſe.
Anunmahuum, ſentir en ſoi.
Poyquelhuum, appercevoir.
Con'n, entrer.
Tipan, ſortir.
Cupaln, apporter.
Entun, prendre.
Aſeln, être contraire.
Aſelgen, haïr.
Al'len, poſſéder.
Mongen, vivre, la vie.
Mongetun, revivre.
Suam, la volonté.
Suamtun, vouloir.
Pepi, pouvoir.
Pepilan, être capable.
Quinun, connoître.
Quimeln, inſtruire.
Quimelcan, apprendre
Tangi, un lion.
Choique, une autruche.
Achahuai, un coq.
Malu, grand lézard ou iguana.
Cuſa, une pierre, un œuf.

Saiguen, une fleur.
Milya, or.
Lien, argent.
Cullyin, monnoie.
Cullingen, être riche.
Cunnubal, pauvre, orphelin.
Cum panilhue, métal rouge, cuivre.
Chos panilhue, métal jaune, laiton.
Gepun couleur, peinture.
Saman, artiſte, marchand.
Mamel, un arbre, un bois.
Mamel-ſaman, charpentier.
Suca-ſaman, conſtructeur de maiſons.
Antugh, le ſoleil, le jour.
Cuyem ou *Kiyem*, la lune, un mois.
Tipantu, une année.
K'tal, feu.
Aſée, chaud.
Choſée, froid.
Atatui, il fait un froid extrême.

FIN.

02890

D787
F193d1
v.2

18067